

# **Une anarchiste américaine ;**

## **Voltairine de Cleyre**



**1886 - 1912**

**Extraits choisis par Résistance 71**

**Réalisation du PDF par JBL1960**

**VOLTAIRINE DE CLEYRE**

NOTED LECTURER AND WRITER

: : DIED, JUNE 20th 11 a. m. : :

**A Public Meeting**

TO HONOR HER MEMORY

WILL BE HELD ON

SUNDAY, JUNE 23rd, 8 p. m.

**Labor Lyceum**

SIXTH AND BROWN STREETS

Geo. Brown, J. C. Hannon, H. Wineberg  
and many other prominent speakers.

Arranged by the **RADICAL LIBRARY**

Branch 273 Workmen's Circle

DOOR OPEN AT 7 p. m.

Small Printing Co. —  — 204 South 5th Street

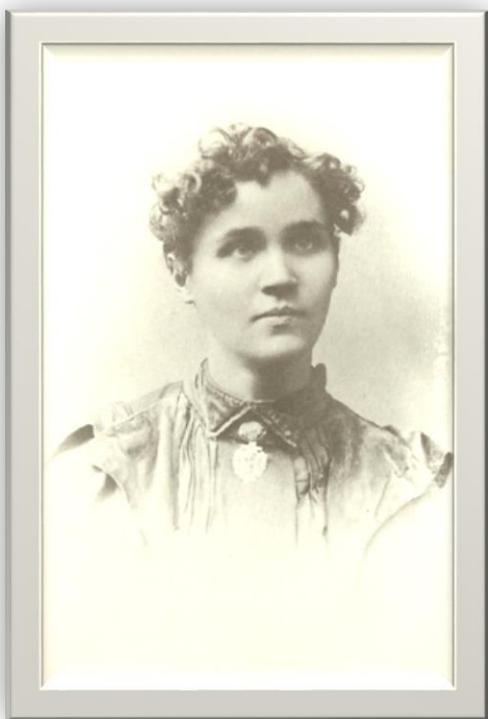
# SOMMAIRE

Courte biographie de Voltairine de Cleyre par Chris Crass	P. 4
Le mariage est une mauvaise action – Voltairine de Cleyre, 1907	P. 25
De l'action directe – Voltairine de Cleyre, 1912	P. 37
La fabrication d'une anarchiste – Voltairine de Cleyre, 1914	P. 53
Lectures complémentaires proposées par <u>Résistance 71</u>	P. 62

# Courte biographie de Voltairine de Cleyre

*Chris Crass*

*Pour rédiger ce bref résumé de la vie de Voltairine de Cleyre, Chris Crass s'est surtout servi du livre de Paul Avrich, inédit en français à ce jour. C'est pourquoi cet ouvrage est cité fréquemment dans le texte ci-dessous. Certains passages étant repris dans l'article suivant du même auteur ("Traditions américaines et défi anarchiste"), nous avons conservé uniquement ce qui concernait la vie de Voltairine, en indiquant les coupes effectuées. Ceux qui désirent consulter le texte intégral, en anglais, le trouveront sur le site [infoshop.org-anarcha-feminism](http://infoshop.org-anarcha-feminism)).*



**Voltairine de Cleyre** est née le 17 novembre 1866 à Leslie, dans le Michigan. Libre-penseur, son père admire beaucoup Voltaire, notamment sa critique de la religion, ce qui explique le choix du prénom de sa fille. Le grand-père maternel de Voltairine avait défendu des positions abolitionnistes et participé au "chemin de fer souterrain" (à la filière clandestine) qui aidait les esclaves à fuir jusqu'au Canada. Quant au père de Voltairine, lui-même, il avait émigré de France et était un artisan socialiste et libre-penseur. Il travaille de très longues heures pour gagner un maigre salaire, sa femme fait des travaux de couture à domicile, mais leurs enfants sont constamment "sous-alimentés" et "très faibles physiquement". Selon Addie, l'une des sœurs de Voltairine, leur enfance misérable explique le radicalisme de Voltairine ainsi que " sa profonde sympathie et sa compréhension pour les pauvres".

Ces difficultés matérielles contribuent également à multiplier les points de friction entre leurs parents, qui finissent par se séparer.

## L'enfer du couvent

Voltairine étudie ensuite pendant trois ans et demi dans un couvent où son père l'envoie pour combattre sa paresse et son absence de bonnes manières. Pourquoi cet homme anticlérical et libre-penseur a-t-il pris une telle décision ? Avrich pense qu'il était exaspéré par la situation économique dans laquelle il se trouvait et ne voulait pas que Voltairine connaisse la pauvreté. Il espérait que la formation acquise au couvent aiderait sa fille à se défendre dans la vie.

Cette expérience va influencer toute l'existence de Voltairine. Si elle apprit beaucoup de choses, notamment à parler français et à jouer du piano, ce séjour dans une institution catholique poussa aussi son esprit rebelle dans une direction antiautoritaire.

Dans son essai "Comment je devins anarchiste", elle explique l'impact et l'influence durables du couvent sur sa pensée.

"J'ai réussi finalement à en sortir et j'étais une libre-penseuse lorsque j'en suis partie, trois ans plus tard, même si, dans ma solitude, je n'avais jamais lu un seul livre ni entendu une seule parole qui m'ait aidé. J'ai traversé la Vallée de l'Ombre de la Mort, et mon âme porte encore de blanches cicatrices, là où l'Ignorance et la Superstition m'ont brûlé de leur feu infernal, durant cette sinistre période de ma vie. À côté de la bataille de ma jeunesse, tous les autres combats que j'ai dû mener ont été faciles, car, quelles que soient les circonstances extérieures, je n'obéis désormais plus qu'à ma seule volonté intérieure. Je ne dois prêter allégeance à personne et ne le ferai jamais plus ; je me dirige lentement vers un seul but : la connaissance, l'affirmation de ma propre liberté, avec toutes les responsabilités qui en découlent. Telle est, j'en suis convaincue, la raison essentielle de mon attirance pour l'anarchisme."

## **La libre-pensée**

Dès qu'elle quitte le couvent, Voltairine se met à donner des cours particuliers de musique, de français, d'écriture et de calligraphie, activité qui lui permit de gagner son pain jusqu'à sa mort. Voltairine commence parallèlement une carrière de conférencière et d'écrivaine. Voulant se débarrasser des influences autoritaires de l'Église sur sa formation intellectuelle, elle se lance avec ferveur dans le mouvement pour la libre-pensée, en pleine croissance à l'époque. Selon l'auteure féministe Wendy McElroy ce courant "anticléric, antichrétien, voulait obtenir la séparation de l'Église et de l'État afin que les questions religieuses dépendent seulement de la conscience et de la faculté de raisonner de chaque individu". Comme l'explique Avrich, "anarchistes et libres-penseurs eurent toujours beaucoup d'affinités car ils partageaient un point de vue anti-autoritaire et une tradition commune de radicalisme laïciste." C'est à travers son engagement pour la libre-pensée que Voltairine découvrit l'anarchisme - évolution classique à l'époque pour beaucoup de libertaires, en tout cas ceux qui étaient nés aux États-Unis.

En 1886, Voltairine commence à écrire pour un hebdomadaire libre-penseur *The Progressive Age* et en devient rapidement la rédactrice en chef. À l'époque elle donne des conférences dans la région de Grand Rapids, Michigan, où elle vit, et dans d'autres villes de cet État. Elle traite de sujets comme la religion, Thomas Paine [1], Mary Wollstonecraft [2] (qui était l'une de ses héroïnes) et

la libre-pensée. Voltairine prend la parole à Chicago, Philadelphie et Boston. Elle participe aussi fréquemment à des tournées de conférences organisées par l'American Secular Society (Association laïciste américaine) à travers tout l'Ohio et la Pennsylvanie. Elle s'adresse à des groupes rationalistes, des clubs libéraux et des associations de libres-penseurs. Sa réputation d'oratrice grandit et ses auditeurs trouvent ses conférences "riches et originales" comme l'écrivit Emma Goldman. Elle envoie aussi des articles et des poèmes aux principales publications laïcistes du pays.

En décembre 1887, Voltairine commence à s'intéresser aux questions économiques et politiques, après avoir écouté une conférence sur le socialisme présentée par Clarence Darrow [3]. Écrivant un article à ce sujet dans *The Truth Seeker*, elle remarque : "C'était la première fois que j'entendais parler d'un plan d'amélioration de la condition ouvrière qui explique le cours de l'évolution économique. Je me suis précipité vers ces théories comme quelqu'un qui s'échapperait en courant de l'obscurité pour trouver la lumière." Quelques semaines plus tard, Voltairine se déclare socialiste. Elle est attirée par le message anticapitaliste de ce courant et son appel à la lutte de la classe ouvrière contre l'ordre économique dominant. Cependant, comme l'explique Emma Goldman, son "amour inné de la liberté ne pouvait se concilier avec les conceptions étatistes du socialisme". Voltairine se trouve obligée de défendre le socialisme dans des débats avec les anarchistes, à un moment décisif pour l'histoire de ce courant. En effet, le 11 novembre 1887, quatre anarchistes sont pendus par l'État d'Illinois. Ils passeront à la postérité sous le nom des "martyrs de Haymarket". Leur emprisonnement, leur procès grotesque et leur exécution déclenchent un vaste mouvement de solidarité dans le monde entier.

### **"Qu'on les pende !"**

En mai 1886, lorsque Voltairine entend parler pour la première fois de l'arrestation des anarchistes de Chicago, elle s'exclame : "Qu'on les pende !" Elle se trouve momentanément emportée par la vague d'hostilité contre les anarchistes, les syndicats et les immigrés qui se répand dans le pays. En effet, la presse entame une violente campagne à partir du 5 mai, le jour suivant la tragédie de Haymarket. Rappelons l'enchaînement des faits.

Le 1<sup>er</sup> mai 1886, une grève générale éclate dans les principales villes des États-Unis. Des centaines de milliers d'ouvriers manifestent dans les rues en exigeant la mise en application immédiate de la journée de 8 heures. Le combat pour la réduction du temps de travail a pris de l'ampleur depuis quelques années dans les principaux centres industriels du pays. Chicago est à l'avant-garde de ce mouvement, que les anarchistes dirigent et organisent dans cette ville. La presse bourgeoise les dénonce constamment et les patrons

craignent le pouvoir croissant des organisations ouvrières. Le 3 mai 1886, la police de Chicago ouvre le feu sur des grévistes, tuant et blessant plusieurs personnes. Les anarchistes appellent alors à un rassemblement de protestation le lendemain. Le 4 mai, un meeting se tient à Haymarket Square où plusieurs centaines d'ouvriers viennent écouter des syndicalistes radicaux. La police encercle le rassemblement et le déclare illégal. Les flics chargent les travailleurs mais tout à coup quelqu'un, du côté des manifestants, lance une bombe qui tue un officier de police et en blesse plusieurs autres. Les flics organisent immédiatement une série de descentes et de perquisitions dans les domiciles et les locaux des anarchistes, arrêtant et interrogeant des centaines de sympathisants. Huit hommes sont jugés responsables de l'attentat et déclarés coupables de meurtre, même si certains d'entre eux n'étaient même pas présents sur les lieux. Deux militants sont condamnés à perpétuité, un troisième à 15 ans, un quatrième se suicide parce qu'il dénie à l'État le droit de lui ôter la vie, et les quatre derniers sont pendus le 11 novembre 1887.

Voltairine regrette rapidement sa réaction initiale et, peu après l'exécution des martyrs de Haymarket, elle se convertit à l'anarchisme. L'anniversaire de l'exécution des martyrs de Haymarket devient une date importante pour le mouvement ouvrier international, et particulièrement aux États-Unis. Les cérémonies organisées à cette occasion sont aussi l'occasion de se compter et de donner une nouvelle impulsion au combat contre l'exploitation. Beaucoup d'auditeurs trouvent les discours de Voltairine particulièrement passionnés et stimulants. Elle prend la parole aux côtés d'autres anarchistes célèbres comme Emma Goldman, Alexander Berkman et Lucy Parsons, l'épouse d'un des martyrs de Haymarket, Albert Parsons, et l'une des organisatrices les plus infatigables du mouvement. Chaque année, Voltairine participe à ces manifestations, même lorsqu'elle est profondément déprimée ou malade car elle y puise de l'inspiration et du courage.

"L'année 1888 marque un tournant dans la vie de Voltairine de Cleyre, explique Avrich. C'est l'année où elle devient anarchiste et écrit ses premiers essais anarchistes, mais aussi l'année où, pendant une tournée de conférences, elle rencontre les trois hommes qui vont jouer un rôle important dans sa vie : T. Hamilton Garside, dont elle tomba passionnément amoureuse ; James B. Elliott, dont elle eut un enfant ; et Dyer D. Lum, avec lequel elle entretint une relation intellectuelle, morale et physique, qui fut plus importante que celles avec Garside et Elliott, mais qui se termina, comme les autres, par une tragédie."

### **Trois échecs**

Garside donnait lui aussi des conférences sur la lutte sociale et lorsque Voltairine tombe amoureuse de lui, elle n'a que 21 ans. Il rompt rapidement

avec elle et ce rejet la frappe cruellement, comme en témoignent nombre de ses poèmes de l'époque. Cette première expérience négative la plonge dans une grave dépression, avivant sa sensation d'isolement, mais stimulant aussi sa réflexion féministe sur les relations entre les sexes et la façon dont la société réduit les femmes à un simple rôle d'objets sexuels.

La relation de Dyer Lum avec Voltairine fut d'un tout autre ordre car elle influença profondément son évolution politique et qu'ils construisirent une amitié "indéfectible", selon Avrigh. Lum avait vingt-sept ans de plus que la jeune femme et une grande expérience politique. Il avait appartenu au mouvement abolitionniste et s'était porté volontaire pour se battre pendant la Guerre de Sécession afin d'"en finir avec l'esclavage". Il connaissait bien la plupart des martyrs de Haymarket et avait milité avec eux. C'était un auteur prolifique et ils écrivirent à quatre mains un long roman social et philosophique, qui ne fut jamais publié et que l'on a malheureusement perdu. Ils menèrent aussi un travail de réflexion politique en commun. À l'époque, des débats très violents opposaient les différentes tendances idéologiques du mouvement anarchiste. Voltairine et Dyer Lum écrivirent de nombreux articles pour les publications de ces divers courants et avancèrent l'idée d'un "anarchisme sans adjectifs" [4]. Dans l'un des essais les plus connus de Voltairine ("L'anarchisme"), elle défend l'idée d'une plus grande tolérance dans le mouvement anarchiste, étendant cette tolérance jusqu'à l'anarchiste chrétien Tolstoï et d'autres penseurs très critiqués par les athées du mouvement.

Si les idées de Voltairine de Cleyre et Dyer Lum convergeaient sur de nombreux points, Avrigh souligne qu'ils avaient aussi des divergences importantes, notamment en ce qui concerne "la position des femmes dans la société actuelle et ce qu'elle devrait être". À ce sujet, Voltairine prend une "position plus tranchée" que Lum. Ils n'ont pas non plus le même avis sur les moyens de changer la société. Lum pense que la révolution provoquera inévitablement une lutte violente entre la classe ouvrière et la classe patronale, conviction qu'il tire notamment de la Guerre de Sécession et des effets qu'elle eut sur l'abolition de l'esclavage. Voltairine penche plutôt pour la non-violence mais comprend ceux qui ont recours à d'autres méthodes. Elle désapprouve les différents assassinats commis par des anarchistes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle mais cherche toujours à en expliquer les raisons. Lorsque le président McKinley fut abattu par Leon Czolgosz, elle déclara que la violence du capitalisme et l'inégalité économique poussaient les gens à utiliser la violence.

## Trois balles dans le corps

Les opinions non-violentes de Voltairine et sa compréhension pour ceux qui utilisent la violence vont être brutalement mises à l'épreuve à la fin de l'année 1902. Comme nous l'avons déjà dit, Voltairine gagnait sa vie en donnant des cours particuliers. Elle enseignait surtout l'anglais à des familles et des ouvriers juifs pour lesquelles elle avait le plus grand respect et avec lesquels elle travaillait fréquemment. Un jour, l'un de ses anciens élèves, Herman Helcher, l'attend dans la rue et tente de l'assassiner. Il lui tire une balle dans la poitrine, puis, lorsqu'elle s'effondre, deux autres balles dans le dos. Elle réussit pourtant à se relever et à marcher encore plusieurs dizaines de mètres avant qu'un médecin, qui heureusement passait par là, vienne à son secours et appelle une ambulance. Elle est dans un état critique et l'on craint pour sa vie. Mais quelques jours plus tard, elle commence à récupérer et sa condition se stabilise. Ce qu'elle fait ensuite scandalise ou met en colère nombre de ses concitoyens, mais lui vaut, à long terme, le respect de pas mal de gens. Convaincue que le capitalisme et l'autoritarisme corrompent les êtres humains et les poussent à utiliser la violence, elle réagit, face à cette tentative d'assassinat, conformément à ses convictions. Voltairine refuse d'identifier Helcher comme son agresseur et de déposer la moindre plainte contre lui. En cela, elle "respectait les enseignements de Tolstoï, qui prônait de rendre un bien pour un mal" (Paul Avrich). Elle écrit ensuite une lettre qui sera publiée par le principal quotidien de Philadelphie, ville où elle habite à l'époque.

"Le jeune homme qui, selon certains, m'a tiré dessus est fou. Le fait qu'il ne mange pas à sa faim et n'ait pas un travail sain l'a rendu ainsi. Il devrait être placé dans un asile psychiatrique. Ce serait une offense à la civilisation de l'envoyer en prison pour un acte commandé par un cerveau malade.

Je n'éprouve aucun ressentiment contre cet individu. Si la société permettait à chaque homme, chaque femme et chaque enfant de mener une vie normale, il n'y aurait pas de violence dans ce monde. Je suis remplie d'horreur quand je pense que des actes brutaux sont commis au nom de l'État. Chaque acte de violence trouve son écho dans un autre acte de violence. La matraque du policier fait naître de nouveaux criminels.

Contrairement à ce que croient la plupart des gens, l'anarchisme souhaite la "paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté". Les actes de violence commis au nom de l'anarchie sont le fait d'hommes et de femmes qui ont oublié d'être des philosophes - des professeurs du peuple - parce que leurs souffrances physiques et mentales les poussent au désespoir."

Après sa convalescence, Voltairine entame une série de conférences sur "Le crime et sa répression", la réforme des prisons et leur suppression. Elle

continue à se battre pour que la justice soit clément envers Helcher. Selon Avrich, "les propos de Voltairine de Cleyre sont largement évoqués dans la presse de Philadelphie". Les journaux locaux, qui avaient violemment critiqué l'anarchisme, adoucissent leur ton lorsqu'ils parlent de Voltairine et elle devient une sorte de célébrité car son attitude lui vaut même l'admiration de certains de ses plus farouches adversaires.

La relation entre Voltairine et Dyer Lum se termine au bout de cinq ans lorsqu'il se suicide en 1893, au terme d'une grave dépression. Voltairine, elle-même, se trouva au bord du suicide plusieurs fois, suite à de profondes dépressions et à ses maladies.

Le troisième homme important dans la vie de Voltairine se nommait James B. Elliott et elle le rencontra en 1888. Il militait dans le mouvement pour la libre-pensée et tous deux firent connaissance lorsque la Friendship Liberal League [5] invita Voltairine à venir parler à ses membres à Philadelphie. Voltairine vécut dans cette ville pendant plus de vingt ans, entre 1889 et 1910. Sa relation avec Elliott ne dure pas longtemps, mais elle se retrouve enceinte de lui et met au monde, le 12 juin 1890, le petit Harry de Cleyre. Harry allait être son seul enfant. Elle n'avait aucune intention d'être mère et ne voulait pas élever d'enfants. Selon Avrich, "physiquement, émotionnellement et financièrement, elle ne se sentait pas capable de faire face aux responsabilités de la maternité". Harry fut élevé par son père à Philadelphie. Si Harry et Voltairine eurent peu de contacts, Harry aima, respecta et admira toujours sa mère. D'ailleurs il prit son nom, et non celui de son père, et appela sa première fille Voltairine.

## **Une militante infatigable**

À Philadelphie, Voltairine est très active dans divers domaines. Pour les femmes de la Ladies Liberal League, organisation de libres-penseuses dont elle a été l'une des fondatrices en 1892, elle met au point un programme de conférences sur des thèmes comme la sexualité, les interdits, la criminalité, le socialisme et l'anarchisme. Elle participe aussi à la création du Club de la science sociale, un groupe anarchiste de discussion et de lecture. Elle organise des réunions publiques qui attirent des centaines d'auditeurs désireux d'écouter des anarchistes et des syndicalistes radicaux qui viennent des quatre coins du pays. Elle collecte des fonds, s'occupe de la distribution de brochures et de livres, et se consacre à bien d'autres tâches pratiques. En 1905, Voltairine et plusieurs de ses amies anarchistes (notamment Natasha Notkin [6], Perle McLeod [7] et Mary Hansen), ouvrent la Bibliothèque révolutionnaire, qui prête des ouvrages radicaux aux ouvriers pour une somme modique et est ouverte à des heures convenant aux salariés.

Voltaire de Cleyre voyage deux fois en Europe durant cette période. Pour ses activités de conférencière, elle avait parcouru les États-Unis de nombreuses fois, et en tant qu'organisatrice elle s'était occupée d'héberger des orateurs étrangers, ce qui lui avait permis de connaître de nombreux révolutionnaires européens. Invitée par les anarchistes anglais, elle se rend en Europe où elle donne des dizaines de conférences sur des sujets comme l'"histoire de l'anarchisme aux États-Unis", "l'anarchisme et l'économie", la "question des femmes" ou "l'anarchisme et la question syndicale". En Angleterre, elle rencontre des camarades russes, espagnols et français, et noue bien sûr de nombreux contacts et amitiés avec des anarchistes britanniques. À son retour aux États-Unis elle commence à écrire une rubrique intitulée "AmericanNotes" pour *Freedom*, un journal anarchiste de Londres [8]. Elle entreprend aussi de traduire en anglais un livre de l'anarchiste français Jean Grave [9].

Durant toute sa vie, elle traduit de nombreux poèmes et articles du yiddish en anglais, et traduit aussi de l'espagnol *L'École moderne*, un livre de Francisco Ferrer [10] qui contribua à la création et l'essor de ce mouvement pédagogique aux États-Unis. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, des dizaines d'écoles se créèrent pour mettre en pratique les méthodes d'éducation anarchiste et d'apprentissage collectif.

Entre 1890 et 1910, Voltairine est l'une des anarchistes les plus populaires et respectées aux États-Unis, et dans le mouvement anarchiste international. Ses écrits sont traduits en danois, suédois, italien, russe, yiddish, chinois, allemand, tchèque et espagnol. Elle est aussi l'une des féministes les plus radicales de son époque, et contribue, avec d'autres femmes anarchistes, à faire progresser la dite "question féminine". En 1895, dans une conférence aux femmes de la Ligue libérale, elle déclare :

"(La question sexuelle) est plus importante pour nous que n'importe quelle autre, à cause de l'interdit qui pèse sur nous, de ses conséquences immédiates sur notre vie quotidienne, du mystère incroyable de la sexualité et des terribles conséquences de notre ignorance à ce sujet."

Toute sa vie, Voltairine a combattu le système de la domination masculine. Selon Avrich, "une grande part de sa révolte provenait de ses expériences personnelles, de la façon dont la traitèrent la plupart des hommes qui partagèrent sa vie et qui la traitèrent comme un objet sexuel, une reproductrice ou une domestique."

## **Voltaire et Emma**

Il existe de nombreuses similitudes entre Emma Goldman et Voltairine de Cleyre. Toutes deux ont été fortement influencées par l'exécution des martyrs

de Haymarket, ont beaucoup voyagé pour donner des conférences et organiser des réunions, et ont beaucoup écrit pour des journaux révolutionnaires. Elles ont également combattu pour la libération des femmes dans la société et dans les rangs du mouvement anarchiste.

Comme le remarque Sharon Presley :

"Voltairine de Cleyre et Emma Goldman eurent des expériences très semblables avec les hommes car leurs amants avaient, ce qui n'était guère étonnant à l'époque, des conceptions très traditionnelles en matière de rôles sexuels. Mais si les deux femmes partageaient les mêmes idées politiques et les mêmes passions dans de nombreux domaines, elles ne furent jamais amies."

Néanmoins, Voltairine et Emma surent mettre de côté leurs différends personnels à plusieurs occasions et se soutenir mutuellement. Emma vint à l'aide de Voltairine lorsque celle-ci fut gravement malade et Voltairine défendit publiquement Emma lorsqu'elle fut systématiquement arrêtée chaque fois qu'elle prenait la parole dans des réunions de chômeurs pendant la crise économique de 1908. À cette occasion Voltairine de Cleyre écrivit un essai intitulé "En défense d'Emma Goldman et de la liberté de parole". Lorsqu'Emma Goldman créa le journal *Mother Earth*, Voltairine devint aussitôt une fidèle collaboratrice et une ardente supportrice. Après la mort de Voltairine, *Mother Earth* consacra un numéro spécial à la vie et à l'œuvre de Voltairine et, deux ans plus tard, en 1914, Emma Goldman et Alexander Berkman publièrent un recueil de textes de Voltairine de Cleyre, qu'ils présentèrent comme "un arsenal de connaissances indispensables pour l'apprenti et le soldat de la liberté".

## **La révolution mexicaine**

Gravement dépressive et malade, Voltairine déménage à Chicago en 1910. Elle continue à écrire et donner des conférences, mais elle ne se départ pas d'un certain pessimisme historique et éprouve des doutes sur la valeur de sa propre contribution à la lutte pour la libération de l'humanité.

Avrich écrit :

"Au printemps 1911, à un moment où elle est plongée dans un profond désespoir, Voltairine reprend courage grâce à la révolution qui éclate au Mexique et surtout grâce à l'action de Ricardo Flores Magon [11], l'anarchiste mexicain le plus important de l'époque."

Voltairine et ses camarades rassemblent des fonds pour aider la révolution et commencent à donner des conférences pour expliquer ce qui se passe et l'importance de la solidarité internationale.

Flores Magon éditait le journal anarchiste *Regeneracion*, populaire non seulement au Mexique mais aussi dans les communautés mexicaines-américaines dans tout le Sud-Ouest des États-Unis. Voltairine devient la correspondante et la distributrice de ce périodique à Chicago et participe à la création d'un comité de soutien pour récolter des fonds et développer la solidarité.

Au cours de la dernière année de sa vie elle écrit son remarquable essai sur l'action directe et soutint les syndicalistes des IWW. Sa santé s'affaiblit considérablement et elle meurt le 20 juin 1912. Deux mille personnes assistent à ses funérailles au cimetière de Waldheim, où elle est enterrée à proximité des martyrs de Haymarket.

### **Traditions américaines et défi anarchiste**

De 1890 à 1910, Voltairine de Cleyre fut l'une des anarchistes les plus populaires et les plus célèbres aux États-Unis. Écrivaine et conférencière prolifique, elle s'intéressa à de nombreuses questions : religion, libre-pensée, mariage, sexualité féminine, formes de répression de la criminalité, rapports entre pensée anarchiste et traditions américaines, lutte des classes, mouvement pour le droit de vote des femmes et leur libération.

Après sa mort, les différentes contributions de Voltairine de Cleyre à la pensée politique américaine ont été largement ignorées ou marginalisées. Si les sympathisants anarchistes actuels savent qu'elle a été une figure marquante de la tradition libertaire, ses écrits et ses discours n'ont pas bénéficié d'une grande audience depuis le déclin du mouvement anarchiste américain qui a commencé durant la Première Guerre mondiale et s'est accéléré dans les années 20, suite aux "raids de Palmer" [45], au procès et à l'exécution de Sacco et Vanzetti, et à toute une série d'expulsions, d'emprisonnements et d'assassinats qui ont réduit au silence certaines des voix les plus puissantes de la tradition révolutionnaire [46] de ce pays.

Dans les années 60 et 70 [47], le renouveau des mouvements libertaires aux États-Unis provoqua un regain d'intérêt pour l'histoire de l'anarchisme. En 1978, un professeur d'histoire à l'université de Princeton, Paul Avrich, publia le premier de six livres consacrés à l'anarchisme américain. Il s'agissait d'une biographie intitulée *An American Anarchist. The Life of Voltairine de Cleyre (Une anarchiste américaine. La Vie de Voltairine de Cleyre)*. Les essais de Voltairine de Cleyre, rassemblés et publiés par Emma Goldman et Alexandre Berkman en 1914, furent republiés et diffusés dans les milieux anarchistes, humanistes et féministes. Dans la préface de son livre, Avrich écrit : "Libre-penseuse, féministe et anarchiste, Voltairine de Cleyre est toujours aussi actuelle soixante-dix ans plus tard. Elle a toujours critiqué de façon éloquente

le pouvoir politique incontrôlé, la soumission de l'individu, la déshumanisation des travailleurs et la dévalorisation de la culture ; sa vision d'une société libertaire, décentralisée, fondée sur la coopération volontaire et l'entraide, peut inspirer les nouvelles générations d'idéalistes et de réformateurs sociaux [48]."

Lorsque l'on se penche sur les idées et la vie de Voltairine de Cleyre, on est forcément amené à s'intéresser au mouvement anarchiste au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. On découvre alors que les théories politiques de Voltairine de Cleyre puisaient dans plusieurs traditions américaines. La pensée anarchiste a toujours connu de multiples tendances. Voltairine de Cleyre croyait en ce qu'elle-même et d'autres ont appelé "l'anarchisme sans adjectifs". À l'époque, il existait déjà plusieurs écoles de pensée concurrentes qui divergeaient surtout à propos des questions économiques et des stratégies de changement social.

Les deux tendances majeures étaient les anarchistes individualistes (anarchistes philosophes ou anarchistes scientifiques) et les anarcho-communistes (socialistes libertaires ou anarchistes sociaux). Selon Voltairine de Cleyre, ces deux courants avaient apporté une contribution positive et riche d'enseignements ; les anarchistes devaient donc s'unir autour de leurs conceptions antiautoritaires communes et laisser le champ libre à l'expérimentation en ce qui concerne les théories économiques et les méthodes d'agitation et d'organisation. Si certains furent convaincus par ces arguments, le mouvement resta cependant divisé sur ces questions. Dans ses propres écrits et au cours de son évolution théorique, Voltairine de Cleyre conçut sa propre synthèse, qui s'ajouta à son apport original dans d'autres domaines. Avant d'exposer ses conceptions politiques proprement dites, il nous faut d'abord expliquer brièvement ce que représentaient l'anarchisme individualiste et l'anarcho-communisme aux États-Unis.

Dans son travail pionnier sur l'anarchisme américain, Eunice Minette Schuster s'est attachée à décrire l'évolution de la pensée anarchiste depuis la période coloniale jusqu'en 1932, date de la publication de son livre *Native American Anarchism : A Study of Left-Wing Individualism (L'anarchisme américain autochtone : une étude de l'individualisme de gauche)*. Dans cet ouvrage qui étudie l'anarchisme "purement" américain, elle relate l'évolution spécifique de l'anarchisme individualiste de Thoreau [38] jusqu'aux actions et aux écrits des époux Heywood [39] et de Benjamin Tucker [40].

Thoreau a influencé tous les courants de la pensée politique américaine. Il "était un anarchiste dans le sens où il croyait en la souveraineté de l'individu et en la coopération volontaire", écrit Schuster. Et elle poursuit :

"Il considérait que l'individu primait, qu'il était libre de vivre et d'agir selon ses meilleures inclinations, à la fois rationnelles et émotionnelles. Seules les relations de "bon voisinage" devaient exiger de lui un effort. Pour lui, la liberté et la justice étaient les valeurs essentielles."

Elle cite ensuite Thoreau :

"Le meilleur gouvernement est celui qui ne gouverne rien. Lorsque les hommes seront prêts (pour une telle idée), tel sera le gouvernement qu'ils auront."[41]

*Walden*, l'un des livres de Thoreau, ses essais sur John Brown [42], l'esclavage, et son étude classique sur la désobéissance civile constituent une des pierres angulaires de la pensée politique américaine et ces textes ont influencé la gauche radicale pendant des décennies.

Quant aux époux Heywood, ils professaient un individualisme anarchiste centré sur le droit de l'individu à décider de ses relations sexuelles et maritales, à avoir accès au contrôle des naissances et à l'éducation sexuelle. Ils étaient également partisans de l'abolition de l'esclavage, négation même de la liberté individuelle. Les Heywood furent arrêtés de multiples fois et contraints de payer des amendes à cause des lois Comstock [43] qui interdisaient toute propagande (y compris par la poste) sur le contrôle des naissances, littérature considérée comme "obscène". Les Heywood venaient tous deux de la Nouvelle-Angleterre et, durant toute leur vie, ils défendirent l'idée que la liberté individuelle (telle qu'elle s'exprime dans les notions d'autonomie et d'indépendance dans la Déclaration d'indépendance) devait être élargie et défendue contre la force coercitive de l'État et des lois qui soumettaient les femmes, les esclaves africains et les Indiens [44].

Benjamin Tucker est certainement l'anarchiste individualiste le plus connu, et celui dont les écrits ont été le plus lus à l'époque. Il publiait le journal *Liberty*. Selon lui, l'individualisme anarchiste plongeait ses racines dans le développement de la pensée politique américaine qui a toujours mis l'accent sur les droits des individus. Il expliquait qu'il n'était lui-même qu'un "intrépide démocrate jeffersonien [45]".

Tucker et les anarchistes individualistes croyaient également que l'on pouvait étudier scientifiquement la société. Selon eux, la science permettrait, un jour, de savoir comment organiser celle-ci afin de développer au maximum la liberté et l'égalité. Le thème de la science et de la société intéressait des cercles très larges : le taylorisme et le fordisme [46] voulaient imposer un management scientifique pour augmenter au maximum la productivité des ouvriers et la marge de profit des patrons ; les socialistes et communistes européens souhaitaient gérer l'économie de façon scientifique afin que les

bénéfices du travail reviennent à tous ; les partisans du darwinisme social [47] prétendaient que la science avait déterminé ceux qui étaient aptes (ou inaptes) à la vie sociale et établi les hiérarchies entre les classes et entre les races. L'espoir dans le potentiel de la science était aussi partagé par de nombreux anarcho-communistes, en particulier par son principal théoricien, Pierre Kropotkine, qui était également un savant.

Pour les anarchistes individualistes, la Frontière américaine était un facteur important dans le développement de la démocratie. Ils auraient sans doute approuvé en grande partie l'historien Frederick Jackson Turner qui développa la "thèse de la Frontière" à propos de la culture politique américaine. "L'individualisme de la Frontière a dès le départ promu l'idée de la démocratie" écrit Turner [48]. Les anarchistes individualistes croyaient en la propriété privée. Ils pensaient que les hommes et les femmes avaient le droit de jouir du produit de leur travail et qu'ils devaient pouvoir conclure entre eux des contrats libres pour commercer et même s'embaucher les uns les autres. Ils prônaient une économie inspirée par le laissez-faire mais pensaient aussi que chaque être humain avait droit à la propriété et que celle-ci devrait être partagée à peu près équitablement. Ce point est la principale source de divergence avec les autres tendances anarchistes. Selon celles-ci, les anarchistes individualistes définissent la propriété à partir d'une vision idéalisée du passé américain, qui remonte à une époque où l'on distribuait des terres aux familles afin qu'elles les cultivent et où l'État était faible, ce qui explique l'importance du thème de la Frontière.

Au début de son évolution politique, Voltairine de Cleyre fut influencée par Tucker et les anarchistes individualistes. Attirée par leurs idées antiautoritaires et l'importance qu'ils accordaient à la liberté personnelle, elle écrivit pour la revue *Liberty* et pour d'autres publications du même courant. Mais rapidement elle se mit à critiquer leur acceptation de la propriété privée et leur manque de conscience de classe. Elle vivait à Philadelphie, l'un des principaux centres industriels du pays et enseignait l'anglais aux ouvriers immigrés. Ses liens directs avec les travailleurs, ainsi que le fait qu'elle-même ait vécu dans la pauvreté toute sa vie la poussèrent à rejeter le capitalisme et la propriété privée comme étant des institutions qui asservissaient l'humanité. Si elle continua à écrire pour des publications anarchistes individualistes et à apprécier leurs contributions, elle milita surtout avec les anarcho-communistes.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le niveau de l'immigration aux États-Unis grimpa en flèche. Les usines des grandes villes nécessitant une main-d'œuvre bon marché, des centaines de milliers d'immigrés vinrent chercher du travail en Amérique. Nombre d'entre eux importèrent les idées

socialistes et anarchistes européennes et le mouvement anarchiste américain s'étendit au fur et à mesure que ces immigrés rejoignaient ses rangs.

Les anarchistes individualistes n'ont jamais eu d'influence significative et n'ont pas réussi à susciter un mouvement social - beaucoup d'entre eux se méfiaient des mouvements de masse parce qu'ils croyaient que ceux-ci limitaient la liberté de l'individu. Si une grande partie des anarcho-communistes étaient nés aux États-Unis, beaucoup étaient aussi des immigrés. C'est à cette époque que le mouvement ouvrier progressa également à pas de géant dans le pays et les immigrés furent, là aussi, à l'origine de cette expansion.

Les idées révolutionnaires importées aux États-Unis par de nombreux immigrants effrayèrent la classe dominante, ce qui motiva en grande partie le retour de bâton contre les immigrés. Le Know Nothing Party [38], organisation nataliste et hostile à l'immigration, se développa au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce groupe utilisait la violence et l'intimidation contre les immigrants. Son slogan favori était "L'Amérique aux Américains !". Dans un de ses textes il souligne le danger que les immigrants font courir aux institutions politiques américaines : "Jamais les espoirs, les inquiétudes, les doutes et les peurs qui agitent les partis politiques dans ce pays n'ont autant pesé sur leur avenir proche et jamais une menace aussi grande n'a pesé sur les démagogues et les politicards [39]". Le Know Nothing Party se développa après l'arrivée des "quarante-huitards", ces réfugiés politiques qui avaient fui l'Europe après l'échec de la révolution de 1848 sur le continent. Schuster écrit qu'à Louisville, dans le Kentucky, des membres du Know Nothing Party attaquèrent des "quarante-huitards" allemands à coups de pierres et de matraques pour les empêcher de voter aux élections. D'autres Allemands furent violemment pris à partie par la foule et certains d'entre eux tués [40]. Le mouvement des Know Nothings annonçait la violence dirigée contre les immigrants en général et les révolutionnaires en particulier. Avant et pendant sa présidence, Theodore Roosevelt fustigea les immigrés radicaux et affirma que les étrangers devaient être assimilés, si nécessaire par la force, et transformés en de véritables Américains ; ils devaient rejeter leur langue et leur culture et adopter la culture anglaise et anglo-saxonne des États-Unis. Dans son livre *True Americanism (Le véritable américanisme)* Roosevelt écrit : (l'immigré) "doit apprendre que la vie en Amérique est incompatible avec toute forme d'anarchie, quelle qu'elle soit" ; le contrôle de l'immigration est nécessaire pour écarter "les individus malsains de toutes les races - pas seulement les criminels, les idiots et les pauvres, mais les anarchistes comme Most ou O'Donovan Rossa [41]". Ces deux hommes étaient nés en Europe et prônaient la révolution pour abattre le capitalisme et la propriété privée. Most était une figure dirigeante dans le mouvement anarcho-communiste et critiquait sévèrement Tucker et les individualistes. Comme Most, beaucoup

d'anarcho-communistes étaient des immigrants : il existait des journaux en yiddish, en italien, en allemand, en espagnol et en finlandais -et bien sûr des publications en langue anglaise. Dans les réunions et manifestations anarchistes et ouvrières de l'époque, les orateurs s'adressaient à la foule en plusieurs langues. Le flux de l'immigration donna naissance à un mouvement anarchiste multiculturel. Ce mouvement n'entretenait pas de liens étroits avec les "traditions américaines" dont se revendiquaient les anarchistes individualistes. Ses idées avaient mûri au cours des conflits en Europe et dans les centres industriels des États-Unis. Doté d'une grande conscience de classe, ce mouvement prônait l'action directe : grèves, sabotages, boycotts, marches, meetings et parfois représailles contre les patrons et les politiciens [42].

Dans sa contribution unique à la pensée politique, Voltairine de Cleyre fusionna l'apport des deux tendances de l'anarchisme. Elle était parfaitement consciente des antagonismes de classe et voulait détruire le capitalisme et l'État, mais souhaitait aussi établir un lien entre le mouvement anarchiste en général et la tradition démocratique américaine. Dans son essai *L'Anarchisme et les traditions politiques américaines*, [43] elle affirme que les libertés individuelles définies dans la Déclaration d'indépendance et le Bill of Rights [44] contribuent à poser les fondations de la liberté humaine. Selon elle, ce qui a miné la démocratie aux États-Unis, c'est la peur de la liberté qu'éprouvèrent la classe dirigeante et les grands propriétaires fonciers ; en effet, ceux-ci conçurent une Constitution qui retira aux gens le pouvoir de contrôler leur propre vie. Les dirigeants politiques ont créé l'État parce qu'ils croyaient que la liberté ne pouvait naître que de l'ordre. Les anarchistes, pensent, eux, que "La liberté est la mère et non la fille de l'ordre [45]." En soulignant cette relation entre la pensée anarchiste et la tradition politique américaine, Voltairine de Cleyre s'attaqua directement au préjugé très répandu selon lequel l'anarchisme était une philosophie d'origine étrangère, ignorant ou méprisant ce qu'est la démocratie et un gouvernement constitutionnel. Née aux États-Unis et ayant toujours écrit en anglais, Voltairine de Cleyre pouvait s'adresser à un public différent et sa position personnelle remettait en cause le stéréotype "anarchiste = étranger". Dans ses écrits et ses discours, elle combinait le combat pour la liberté politique et les droits individuels des anarchistes individualistes avec les stratégies anticapitalistes des anarcho-communistes, fondées sur la conscience et l'organisation du prolétariat. Elle essaya également d'introduire ses propres conceptions politiques féministes dans le mouvement anarchiste - qui n'avait pas encore élaboré de réponse à ladite "question des femmes". Dans la biographie qu'il lui a consacrée, Paul Avrich affirme :

"Toute la vie de Voltairine de Cleyre exprime sa révolte contre le système de la domination masculine qui, comme toutes les formes de tyrannie et d'exploitation, s'opposait à son esprit anarchiste."

Elle écrivit :

"Toute femme doit se demander : Pourquoi suis-je l'esclave de l'Homme ? Pourquoi prétend-on que mon cerveau n'est pas l'égal du sien ? Pourquoi ne me paie-t-on pas autant que lui ? Pourquoi mon mari contrôle-t-il mon corps ? Pourquoi a-t-il le droit de s'approprier mon travail au foyer et de me donner en échange ce que bon lui semble ? Pourquoi peut-il me prendre mes enfants ? Les déshériter alors qu'ils ne sont pas encore nés ? Toute femme doit se poser ces questions."[46]

Voltairine de Cleyre écrivit des articles et donna des conférences sur des sujets comme "Le sexe esclave", "L'amour dans la liberté", "Le mariage est une mauvaise action ", "La cause des femmes contre l'orthodoxie". Elle défendait l'indépendance économique des femmes, le contrôle des naissances, l'éducation sexuelle et le droit des femmes à conserver leur autonomie dans leurs relations amoureuses - en particulier le droit d'avoir leur propre chambre afin de conserver leur indépendance, ce qu'elle-même réussit à faire toute sa vie, malgré sa pauvreté. Des femmes comme Voltairine de Cleyre et Emma Goldman ont défié le pouvoir patriarcal dans la société et aussi dans le mouvement anarchiste. À travers leurs idées et leurs activités militantes elles ont permis à la pensée anarchiste d'intégrer les expériences des femmes. Selon Elaine Leeder :

"(Les femmes anarchistes) croyaient que les changements sociaux ne devaient pas seulement bouleverser les sphères économiques et politiques mais aussi les sphères individuelles et psychologiques de la vie. Elles pensaient que les changements dans les aspects personnels de la vie (famille, enfants, sexualité) relevaient de l'activité politique. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les femmes ont apporté une nouvelle dimension à la théorie anarchiste."[47]

La politique féministe de Voltairine de Cleyre ne remit pas seulement en cause les hommes (anarchistes) mais aussi les femmes qui luttèrent pour obtenir le droit de vote à cette époque. Voltairine de Cleyre et Emma Goldman condamnèrent les conceptions et les actions des suffragettes car, selon elles, le droit de vote n'aboutirait jamais à l'égalité politique pour les femmes. Regardez les ouvriers, disaient Voltairine et Emma, ils ont le droit de vote mais se sont-ils libérés pour autant de la misère, de la pauvreté, de l'exploitation par les patrons ? Tant que l'inégalité économique dominera la société, l'égalité des droits n'aura aucun sens. De plus, comme Emma Goldman l'écrivit dans son essai sur "Le droit de vote des femmes", les femmes doivent gagner l'égalité aux côtés des hommes.

"Tout d'abord en se faisant respecter comme des personnes et en n'étant plus considérées comme des marchandises sexuelles. Ensuite en refusant que quiconque ait le moindre droit sur leur corps ; en refusant d'avoir des enfants

si elles ne le désirent pas ; en refusant de servir Dieu, l'État, la société, leur mari, leur famille, etc. En rendant leur vie plus simple, plus profonde et plus riche. C'est seulement de cette manière, pas au moyen d'un bulletin de vote, que les femmes se libéreront, deviendront une force respectée, une force œuvrant pour l'amour véritable, pour la paix, pour l'harmonie ; une force offrant un feu divin et donnant la vie ; une force qui créera des hommes et des femmes libres."[48]

Voltairine de Cleyre et d'autres femmes anarchistes ont réussi à rapprocher féminisme et anarchisme. Ce progrès théorique a eu un impact considérable sur les deux mouvements, et continue à influencer leur développement.

La vie et l'œuvre de Voltairine de Cleyre sont riches d'enseignements. Elle a réalisé une synthèse fructueuse entre l'anarchisme individualiste et l'anarchisme communiste. Sa thèse selon laquelle l'anarchie puise ses racines dans la tradition démocratique américaine questionne à la fois notre conception de l'anarchisme et celle de la démocratie. Sa politique féministe a apporté de nouveaux outils pour concevoir l'égalitarisme et la libération des femmes. Si Voltairine de Cleyre vivait aujourd'hui, je suis persuadé qu'elle comprendrait comment la domination blanche et l'impérialisme ont façonné la division raciale de l'Amérique. En effet, comme bien d'autres anarchistes et féministes de son époque, Voltairine de Cleyre n'a en effet produit aucune analyse de la question raciale aux États-Unis, et cette lacune explique pourquoi ses théories soulèvent peu d'intérêt aujourd'hui [49].

Voltairine de Cleyre a su parfaitement dévoiler les contradictions entre les idéaux de l'égalité et de la démocratie, d'un côté, et les pratiques réelles de la société américaine, de l'autre. En défendant la nécessité d'un changement social radical et une politique égalitaire fondée sur la coopération ainsi que les principes anarchistes et féministes, Voltairine de Cleyre nous oblige à examiner d'un œil critique la réalité sociale et nous pousse à réfléchir à ce que pourrait être une autre société.



[1] Thomas Paine (1737-1808). Journaliste et pamphlétaire britannique, il prit parti d'abord pour l'indépendance des colonies britanniques, lorsqu'il émigra en Amérique, puis pour la Révolution française. Député du Pas-de-Calais en 1792, il refuse de voter la condamnation à mort de Louis XVI. Il est emprisonné sous la Terreur et libéré après le 9-Thermidor. Sa critique des gouvernements établis et de l'Église, son plaidoyer pour la République, en font l'un des pionniers de la libre-pensée, même s'il n'était pas athée. Principaux ouvrages : *Théorie et pratique des droits de l'homme*, *Le Sens commun*, *Le Siècle de la raison*. (N.d.T.)

- [2] Mary Wollstonecraft (1759-1797). Écrivaine britannique qui défendit dans ses écrits la Révolution française et l'égalité pour les femmes. Epouse de l'anarchiste communiste William Godwin et mère de la future Mary Shelley. En français : *Défense des droits de la femme*, trad. M.T. Cachin, Payot. (N.d.T.)
- [3] Clarence Darrow (1857-1938). Avocat et orateur. Il défendit les anarchistes de Haymarket puis des socialistes ou des syndicalistes comme Eugene Debs ou "Big Bill" Haywood. (N.d.T.)
- [4] Autrement dit, sans étiquettes. Cf. "*Traditions américaines et défi anarchiste*" de Chris Crass, (N.d.T.)
- [5] À l'époque le mot anglais *liberal* signifiait agnostique, sceptique, rationaliste voire athée ! (N.d.T.)
- [6] Natasha Notkin, militante révolutionnaire russe. (N.d.T.)
- [7] Perle McLeod (1861-1915), militante anarchiste d'origine écossaise qui aida beaucoup Voltairine après la tentative d'assassinat dont cette dernière fut victime. Elle déclara à un journaliste : "Nous sommes pour tuer le système, pas les hommes. Rien ne sert de tuer les présidents ou les rois. Ce qu'il nous faut liquider, ce sont les systèmes sociaux qui rendent possible l'existence des présidents et des rois." (N.d.T.)
- [8] *Freedom* ; Fondé en 1886, ce journal existe toujours et paraît tous les 15 jours. (N.d.T.)
- [9] Jean Grave (1854-1939). Cordonnier, autodidacte, il dirigea plusieurs journaux anarchistes (*Le Révolté*, *La Révolte* et *Les Temps nouveaux*) et vulgarisa les thèses de Kropotkine. Interventionniste pendant la Première Guerre mondiale, il continua à militer après 1918, malgré l'hostilité dont il était l'objet chez ses camarades antimilitaristes. Quelques titres parmi des dizaines : *Le Machinisme*, *L'Individu et la société*, *La Colonisation*, *La Conquête des pouvoirs publics*, *La Société future*, *La Société mourante et l'anarchie*, *Le Mouvement libertaire sous la Troisième République*, etc. (N.d.T.)
- [10] Francisco Ferrer (1859-1909). Pédagogue et anarchiste espagnol. Fusillé pour avoir "inspiré idéologiquement" l'insurrection de 1909 contre l'expédition militaire espagnole au Maroc. Son innocence fut reconnue trois ans plus tard. (N.d.T.)
- [11] Ricardo Flores Magon (1873-1922). Journaliste, il lutte contre la dictature de Porfirio Diaz et fonde le Parti libéral mexicain en 1905. Il évolue vers l'anarchisme après 1908. Emprisonné aux États-Unis en 1905, 1907, et 1912 pour son action militante, il est finalement condamné en 1918 à vingt ans de prison, en vertu d'une loi sur l'espionnage (!) et meurt dans le terrible pénitencier de Leavenworth. En français : *Propos d'un agitateur*, trad. M. Velasquez, 1993, L'Insomniaque. (N.d.T.)
- [38] Le Know Nothing Party était un parti anti-immigrés et anticatholiques né en 1849 et fondé par des protestants. D'abord clandestin, il se donna des structures publiques sous le nom d'American Party et compta jusqu'à 43

députés sympathisants dans le Congrès élu en 1855. Mais son influence diminua rapidement. (N.d.T.)

[38] Le Know Nothing Party était un parti anti-immigrés et anti-catholiques né en 1849 et fondé par des protestants. D'abord clandestin, il se donna des structures publiques sous le nom d'American Party et compta jusqu'à 43 députés sympathisants dans le Congrès élu en 1855. Mais son influence diminua rapidement. (N.d.T.)

[39] Know Nothing Party, *The Silent Scourge in From Many, One*, sous la direction de Sinopoli, voir note 16.

[39] Know Nothing Party, *The Silent Scourge in From Many, One*, sous la direction de Sinopoli, voir note 16.

[40] E.M. Schuster, *Native American Anarchism*, p. 124, note 121.

[40] E.M. Schuster, *Native American Anarchism*, p. 124, note 121.

[41] Theodore Roosevelt, *True Americanism dans From Many, One, ibid*, p. 197, 198. Théodore Roosevelt devint le 26e président des États-Unis après l'assassinat de McKinley par un anarchiste, en 1901. Pendant la présidence Roosevelt, la loi anti-anarchiste sur l'immigration fut adoptée : elle interdisait l'entrée en Amérique à tout individu qui prônait le renversement du gouvernement. La Cour suprême déclara que cette loi était constitutionnelle. (Jeremiah O'Donovan Rossa, 1831-1915, célèbre nationaliste irlandais, membre de l'Irish Republican Brotherhood, la Fraternité républicaine irlandaise que l'on appelle aussi les Fenians. Cette organisation en grande partie secrète fut créée simultanément en Irlande, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Elle est l'ancêtre, du moins dans ses tendances les plus radicales, du Sinn Fein, puis de l'IRA au vingtième siècle. Donovan Rossa fut emprisonné par les Britanniques de 1858 à 1861, maintenu en isolement dans une cellule obscure, torturé et menotté jour et nuit pendant trois ans. À la suite d'une campagne internationale, il fut exilé avec d'autres nationalistes irlandais et choisit d'aller vivre aux États-Unis, où il récolta des fonds, créa des journaux dans la communauté irlandaise et finança une campagne d'attentats terroristes en Angleterre dans les années 1880. N.d.T.)

[41] Theodore Roosevelt, *True Americanism dans From Many, One, ibid*, p. 197, 198. Théodore Roosevelt devint le 26e président des États-Unis après l'assassinat de McKinley par un anarchiste, en 1901. Pendant la présidence Roosevelt, la loi anti-anarchiste sur l'immigration fut adoptée : elle interdisait l'entrée en Amérique à tout individu qui prônait le renversement du gouvernement. La Cour suprême déclara que cette loi était constitutionnelle. (Jeremiah O'Donovan Rossa, 1831-1915, célèbre nationaliste irlandais, membre de l'Irish Republican Brotherhood, la Fraternité républicaine irlandaise que l'on appelle aussi les Fenians. Cette organisation en grande partie secrète fut créée simultanément en Irlande, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Elle est l'ancêtre, du moins dans ses tendances les plus radicales, du Sinn Fein, puis de l'IRA au vingtième siècle. Donovan Rossa fut

emprisonné par les Britanniques de 1858 à 1861, maintenu en isolement dans une cellule obscure, torturé et menotté jour et nuit pendant trois ans. À la suite d'une campagne internationale, il fut exilé avec d'autres nationalistes irlandais et choisit d'aller vivre aux États-Unis, où il récolta des fonds, créa des journaux dans la communauté irlandaise et finança une campagne d'attentats terroristes en Angleterre dans les années 1880. N.d.T.)

[42] Les actes de violence commis par les anarchistes ont été grossièrement exagérés et utilisés pour créer, dans l'opinion, la peur de l'anarchiste fou, lanceur de bombes. Néanmoins il est vrai que des actes de violence ont été commis par des anarchistes aux États-Unis, comme par exemple la tentative d'assassinat du patron sidérurgiste Henry Frick par Alexandre Berkman après que Frick eut ordonné aux gros bras de l'Agence Pinkerton d'attaquer les piquets de grève. Berkman condamna plus tard de tels actes, et en général le mouvement anarchiste partage son avis. La tactique la plus souvent utilisée est celle de l'action directe non violente, y compris aujourd'hui.

[42] Les actes de violence commis par les anarchistes ont été grossièrement exagérés et utilisés pour créer, dans l'opinion, la peur de l'anarchiste fou, lanceur de bombes. Néanmoins il est vrai que des actes de violence ont été commis par des anarchistes aux États-Unis, comme par exemple la tentative d'assassinat du patron sidérurgiste Henry Frick par Alexandre Berkman après que Frick eut ordonné aux gros bras de l'Agence Pinkerton d'attaquer les piquets de grève. Berkman condamna plus tard de tels actes, et en général le mouvement anarchiste partage son avis. La tactique la plus souvent utilisée est celle de l'action directe non violente, y compris aujourd'hui.

[43] Ce texte paraîtra dans le N° 3 de *Ni patrie ni frontières*. (N.d.T.)

[43] Ce texte paraîtra dans le N° 3 de *Ni patrie ni frontières*. (N.d.T.)

[44] Le Bill of Rights désigne les dix premiers amendements de la Constitution américaine. Ce texte est censé garantir, entre autres, la liberté d'expression, de religion et de réunion (N.d.T.).

[44] Le Bill of Rights désigne les dix premiers amendements de la Constitution américaine. Ce texte est censé garantir, entre autres, la liberté d'expression, de religion et de réunion (N.d.T.).

[45] Voltairine de Cleyre, "L'anarchisme et les traditions américaines".

[45] Voltairine de Cleyre, "L'anarchisme et les traditions américaines".

[45] Voltairine de Cleyre, "L'anarchisme et les traditions américaines".

[46] Paul Avrich, *ibid*, p. 158.

[46] Paul Avrich, *ibid*, p. 158.

[46] Paul Avrich, *ibid*, p. 158.

[47] Elaine Leeder, "Let Our Mothers Show the Way", p. 143 dans l'anthologie *Reinventing Anarchy Again*, sous la direction de Howard J. Ehrlich, 1996, AK Press, p. 143. Cet essai illustre bien l'importance que revêt encore aujourd'hui Voltairine de Cleyre pour le mouvement anarchiste. Au début du XX<sup>e</sup> siècle,

ses idées sont étonnamment semblables à celles du mouvement féministe des années 1960 et 1970 : le personnel est politique et le politique est personnel.

[47] Elaine Leeder, "Let Our Mothers Show the Way", p. 143 dans l'anthologie *Reinventing Anarchy Again*, sous la direction de Howard J. Ehrlich, 1996, AK Press, p. 143. Cet essai illustre bien l'importance que revêt encore aujourd'hui Voltairine de Cleyre pour le mouvement anarchiste. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ses idées sont étonnamment semblables à celles du mouvement féministe des années 1960 et 1970 : le personnel est politique et le politique est personnel.

[47] Elaine Leeder, "Let Our Mothers Show the Way", p. 143 dans l'anthologie *Reinventing Anarchy Again*, sous la direction de Howard J. Ehrlich, 1996, AK Press, p. 143. Cet essai illustre bien l'importance que revêt encore aujourd'hui Voltairine de Cleyre pour le mouvement anarchiste. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ses idées sont étonnamment semblables à celles du mouvement féministe des années 1960 et 1970 : le personnel est politique et le politique est personnel.

[48] Emma Goldman, "Woman Suffrage", in *From Many, One*, *ibid.*

[48] Emma Goldman, "Woman Suffrage", in *From Many, One*, *ibid.*

[48] Emma Goldman, "Woman Suffrage", in *From Many, One*, *ibid.*

[49] Le mouvement féministe contemporain a beaucoup écrit sur ce sujet. Durant toute l'histoire de ce mouvement, les féministes de couleur ont lutté pour être écoutées. Cf. notamment le livre de Paula Giddings *When and Where I Enter : The Impact of Black Women on Sex and Race in America* ou celui de Cherrie Moraga et Gloria Anzualda : *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*, qui constitua une avancée de la pensée féministe en 1981. Les écrits de Bell Hooks permettent de comprendre comment les notions de race, de classe et de genre s'entremêlent et comment toutes les formes de domination doivent être combattues simultanément. Le mouvement anarchiste continue à manquer d'analyses solides sur l'impérialisme, le colonialisme, l'esclavage et l'hégémonie des Blancs. Cependant les anarchistes de couleur sont en train de développer une telle critique et ils ont contribué à obliger ce mouvement majoritairement blanc à s'intéresser au racisme, aux privilèges réservés aux Blancs et aux mécanismes de la suprématie blanche.

**Source :** <https://fr.theanarchistlibrary.org/library/chris-crass-courte-biographie-de-voltairine-de-cleyre>

# Le mariage est une mauvaise action



*Voltairine de Cleyre*  
1907

Laissez-moi tout d'abord éclaircir deux points, dès le départ. Ainsi, lorsque la discussion débutera, nous pourrons nous concentrer sur l'essentiel.

- 1) Comment peut-on distinguer entre une bonne et une mauvaise action ?
- 2) Quelle est ma définition du mariage ?

## Relativité des actes et des besoins

D'après ma compréhension du puzzle de l'univers, aucun acte n'est, à mon avis, totalement juste ou mauvais. Tout jugement que l'on porte sur un acte est relatif : il dépend de l'évolution sociale des êtres humains qui progressent consciemment, mais très lentement, par rapport au reste de l'univers. Le bien et le mal sont des conceptions sociales — et non humaines. Les mots de bien et de mal ont certes été inventés par des hommes ; mais les conceptions du bien et du mal, obscurément ou clairement, ont été conçues avec plus ou moins d'efficacité par tous les êtres sociaux intelligents. La définition du Bien, entérinée et approuvée par la conduite admise des êtres sociaux, est la suivante : est considéré comme juste le comportement qui sert le mieux les besoins en développement d'une société donnée.

Mais qu'est-ce qu'un besoin ? Dans le passé, les besoins étaient surtout déterminés par la réaction inconsciente de la structure (sociale ou individuelle) à la pression du milieu. Jusqu'à récemment, je pensais encore comme Huxley, [1] Von Hartman [2] et mon professeur Lum, [3] que le besoin

était déterminé par la pression du milieu ; que la conscience pouvait percevoir, obéir ou s'opposer, mais qu'elle ne pouvait influencer le cours du développement social ; et que, si elle décidait de s'y opposer, elle ne faisait que provoquer sa propre ruine, mais ne modifiait pas l'idéal inconsciemment déterminé.

## **Conscience et évolution**

Ces dernières années, j'en suis arrivée à la conclusion que la conscience prend une part de plus en plus importante dans l'orientation des problèmes sociaux ; si elle est, pour le moment, une voix mineure (et le restera encore longtemps), elle représente cependant un pouvoir croissant qui menace de renverser les vieux processus et les vieilles lois, de les remplacer par d'autres pouvoirs et d'autres idéaux. Je ne connais pas de perspective plus fascinante que celle du rôle de la conscience dans l'évolution présente et à venir. Ce n'est pas l'objet de notre réflexion aujourd'hui. Je n'évoque la conscience que parce que, en décrivant notre conception actuelle du bien-être, j'avancerai de nouveau l'hypothèse que le vieil idéal a été considérablement modifié par des réactions inconscientes.

La question devient alors : quel est l'idéal en germe dans notre société, idéal qui n'est pas encore consciemment formulé mais dont on perçoit des signaux et que l'on commence à discerner ?

D'après tous les indicateurs du progrès, cet idéal me semble être la liberté de l'individu ; une société dont l'organisation économique, politique, sociale et sexuelle assurera et augmentera constamment les possibilités de ses différents éléments ; dont la solidarité et la continuité dépendront de l'attraction libre de ses composantes, et en aucun cas ne reposera sur l'obligation, quelles qu'en soient les formes. Si vous ne décelez pas, comme moi, que telle est la tendance sociale actuelle, vous ne serez sans doute pas d'accord avec le reste de ma démonstration. Car il serait trop facile de prouver que le maintien des vieilles divisions de la société en classes, chacune d'elles accomplissant des fonctions spécialisés — prêtres, militaires, ouvriers, capitalistes, domestiques, éleveurs, etc. — que ce maintien, donc, est en accord avec la force croissante de la société, et donc que le mariage est une bonne action.

Ma position, le point de départ à partir duquel je mesurerai une bonne ou une mauvaise action, est la suivante : la tendance sociale actuelle s'oriente vers la liberté de l'individu, ce qui implique la réalisation de toutes les conditions nécessaires à l'avènement de cette liberté.

Second point :

## **Ma position sur le mariage**

Il y a quinze ou dix-huit ans, je n'étais pas encore sortie du couvent depuis assez longtemps pour avoir oublié ses enseignements. Je n'avais pas encore assez vécu ni accumulé assez d'expériences pour fabriquer mes propres définitions. Pour moi, le mariage était «un sacrement de l'Église» ou bien «une cérémonie civile patronnée par l'État», permettant à un homme et une femme de s'unir pour la vie, à moins qu'ils demandent à un tribunal de prononcer leur séparation. Avec toute l'énergie d'une libre-penseuse néophyte, je critiquais le mariage religieux parce qu'un prêtre n'a absolument aucun droit d'intervenir dans la vie privée des individus ; je condamnais l'expression «jusqu'à ce que la mort nous sépare», car cette promesse immorale rend une personne esclave de ses sentiments actuels et détermine tout son avenir ; je dénonçais la misérable vulgarité des cérémonies religieuse et civile, qui mettent les relations intimes entre deux individus au centre de l'attention publique, des commentaires et des plaisanteries.

Je défends toujours ces positions. Rien ne me révolte plus que le prétendu sacrement du mariage ; il est une insulte à la délicatesse parce qu'il proclame aux oreilles du monde entier une affaire strictement privée. Ai-je besoin de rappeler, par exemple, la littérature indigne qui circula sur le mariage d'Alice Roosevelt, [4] lorsque la prétendue «princesse américaine» fut l'objet de plaisanteries obscènes incessantes, parce que le monde entier devait être informé de son futur mariage avec Mr. Longworth !

## **Dépendance et épanouissement personnel**

Mais aujourd'hui ce n'est ni au mariage civil ni au mariage religieux que je me réfère, lorsque j'affirme : «Le mariage est une mauvaise action.» La cérémonie elle-même n'est qu'une forme, un fantôme, une coquille vide. Par mariage, j'entends son contenu réel, la relation permanente entre un homme et une femme, relation sexuelle et économique qui permet de maintenir la vie de couple et la vie familiale actuelle. Je me moque de savoir s'il s'agit d'un mariage polygame, polyandre ou monogame. Peu m'importe qu'il soit célébré par un prêtre, un magistrat, en public ou en privé, ou qu'il n'y ait pas le moindre contrat entre les époux. Non, ce que j'affirme c'est qu'une relation de dépendance permanente nuit au développement de la personnalité, et c'est cela que je combats. Maintenant, mes opposants savent sur quel terrain je me situe.

Dans le passé, il m'est arrivé de plaider de façon effusive et sincère pour l'union exclusive entre un homme et une femme, tant qu'ils sont amoureux. Et je pensais que cette union devrait être dissoute lorsque l'un ou l'autre le

désirerait. À cette époque j'exaltais les liens de l'amour — et seulement ceux-là.

Aujourd'hui, je préfère un mariage fondé uniquement sur des considérations strictement financières à un mariage fondé sur l'amour. Non pas parce que je m'intéresse le moins du monde à la pérennité du mariage, mais parce que je me soucie de la pérennité de l'amour. Le moyen le plus facile, le plus sûr et le plus répandu de tuer l'amour est le mariage — le mariage tel que je l'ai défini. La seule façon de préserver l'amour dans la condition extatique qui lui vaut de bénéficier d'une appellation spécifique — sinon ce sentiment relève du désir ou de l'amitié —, la seule façon, disais-je, de préserver l'amour est de maintenir la distance. Ne jamais permettre que l'amour soit souillé par les mesquineries indécentes d'une intimité permanente. Mieux vaut mépriser tous les jours votre ennemi que mépriser la personne que vous aimez.

Ceux qui ne connaissent pas les raisons de mon opposition aux formes légales et sociales vont sans doute s'exclamer : «Alors, vous voulez donc en finir avec toute relation entre les sexes ? Vous souhaitez que la terre ne soit plus peuplée que de nonnes et de moines ?» Absolument pas. Je ne m'inquiète pas de la repopulation de la Terre, et je ne verserais aucune larme si l'on m'apprenait que le dernier être humain venait de naître. Mais je ne prêche pas pour autant l'abstinence sexuelle totale. Si les avocats du mariage devaient simplement plaider contre l'abstinence totale, leur tâche serait aisée. Les statistiques de la folie, et de toutes sortes d'aberrations, constitueraient à elles seules un solide élément à charge. Non, je ne crois pas que l'être humain moralement le plus élevé soit un individu asexué, ni d'ailleurs une personne qui, au nom de la religion ou de la science, extirpe violemment ses passions.

Je souhaiterais que les gens considèrent leurs instincts normaux, d'une façon normale, qu'ils ne les gavent pas mais ne les rationnent pas non plus, qu'ils n'exaltent pas leurs vertus au-delà de leur utilité véritable et ne les dénoncent pas non plus comme les servantes du Mal, deux attitudes très répandues en ce qui concerne la passion sexuelle. En bref, je souhaiterais que les hommes et les femmes organisent leurs vies de telle façon qu'ils puissent être toujours, à toute époque, des êtres libres, sur ce plan-là comme sur d'autres. Chaque individu doit fixer des limites à ses instincts, ce qui est normal pour l'un étant excessif pour l'autre, et ce qui est excessif à une période de l'existence étant normal à une autre. En ce qui concerne les effets de la satisfaction normale d'un appétit normal sur la population, je pense qu'il faut contrôler consciemment ces effets, comme ils le sont déjà, dans une certaine mesure, aujourd'hui, et le seront de plus en plus, au fur et à mesure que progresseront nos connaissances. Le taux de natalité en France et aux États-Unis (chez les

Américains nés en Amérique) montre le développement d'un tel contrôle conscient des naissances.

### **Le mariage est contraire à l'épanouissement de l'individu**

«Mais, diront les partisans du mariage, qu'est-ce qui, dans le mariage, entrave le libre développement de l'individu ? Que signifie le libre développement de l'individu, s'il n'est pas l'expression de la masculinité et de la féminité ? Qu'y a-t-il de plus essentiel pour ces deux éléments que d'être parent et d'éduquer des enfants ? Le fait que l'éducation d'un enfant dure de 15 à 20 ans n'est-il pas le facteur essentiel qui détermine l'existence d'un foyer permanent ?»

Ce type d'argumentation est avancé par les partisans du mariage ayant l'esprit scientifique. Ceux qui ont l'esprit religieux invoquent la volonté de Dieu, ou d'autres raisons métaphysiques. Je ne répondrai pas à ces derniers. Je m'intéresserai aujourd'hui seulement à ceux qui prétendent que, l'Homme étant le dernier maillon de l'évolution, les nécessités de chaque espèce qui déterminent des relations sociales et sexuelles entre espèces alliées façonnent et déterminent ces relations chez l'Homme ; selon eux, si, chez les animaux supérieurs, la durée de l'apprentissage détermine la durée de la conjugalité, alors l'une des plus grandes réussites de l'Homme est d'avoir considérablement étendu la durée de l'apprentissage, et donc de s'être fixé pour idéal une relation familiale permanente.

Ce n'est que l'extension consciente de ce que l'adaptation inconsciente, ou peut-être semi-consciente, a déjà déterminé pour les animaux supérieurs, et en partie chez les espèces sauvages. Si les habitants d'un pays sont raisonnables, sensibles et contrôlent leurs instincts (avec les autres peuples, ils maintiendront de toute façon leurs distances, quelles que soient les circonstances), le mariage ne permet-il pas d'atteindre ce grand objectif de la fonction sociale élémentaire, qui est en même temps une exigence essentielle pour le développement individuel, mieux qu'aucun autre mode de vie ? Malgré toutes ses imperfections, n'est-ce pas le meilleur mode de vie que l'on ait trouvé jusqu'à présent ?

En essayant de prouver la thèse inverse, je ne m'intéresserai pas aux échecs patents du mariage. Cela ne m'intéresse pas de démontrer que de nombreux mariages échouent ; les archives des tribunaux le prouvent abondamment. Mais de même qu'une hirondelle (ni un vol d'hirondelles) ne fait pas le printemps, le nombre de divorces, en lui-même, ne prouve pas que le mariage est une mauvaise chose, il démontre seulement qu'un nombre important d'individus commettent des erreurs. Cet argument est un argument inattaquable contre l'indissolubilité du mariage mais pas contre le mariage lui-même.

Aujourd'hui, je m'intéresserai aux mariages heureux — les mariages au sein desquels, quelles que soient les frictions, l'homme et la femme ont passé beaucoup de moments agréables ensemble ; des mariages où la famille a vécu grâce au travail honnête, décentement payé (dans les limites du salariat) du père, et préservée par le souci d'économie et les soins de la mère ; où les enfants ont reçu une bonne éducation et ont démarré dans la vie sans problème, et où leurs parents ont continué à vivre sous le même toit pour finir leur vie ensemble, chacun étant assuré que l'autre représente un(e) ami(e) qui lui sera fidèle jusqu'à la mort. Telle est, d'après moi, le meilleur type de mariage possible, et il s'agit plus souvent d'un doux rêve que d'une réalité. Mais parfois il réussit à se réaliser. Je maintiens néanmoins que, du point de vue de l'objectif de la vie, c'est-à-dire du libre développement de l'individu, ceux qui ont réussi leur mariage ont mené une vie moins réussie que ceux qui ont eu une vie moins heureuse.

## **L'instinct de reproduction**

En ce qui concerne le premier point (le fait que l'éducation des parents serait l'une des nécessités fondamentales de l'expression de la personnalité), je pense que la conscience va bouleverser les méthodes de la vie. La vie, qui opère inconsciemment, cherchait aveuglément à se préserver par la reproduction, par la reproduction multiple.

Notre esprit est chaque fois bouleversé par la productivité d'un seul grain de blé, d'un poisson, d'une reine des abeilles ou d'un homme. Nous sommes frappés par le gâchis épouvantable de l'effort reproductif ; paralysés par une pitié impuissante pour les petites choses, le nombre infini de ces petites vies qui doivent naître, souffrir et mourir de faim, de froid, ou parce qu'elles servent de proies pour d'autres créatures, et tout cela dans un seul but : afin que, au sein d'une multitude, seule une petite minorité survive et perpétue l'espèce ! En guerre contre la nature, l'homme, qui n'en est pas encore maître, a obéi au même instinct et, en procréant de façon prolifique, il a poursuivi sa guerre.

Pour le patriarce hébreu de l'Antiquité comme pour le pionnier américain, une grande famille était synonyme de force, de richesse en bras et en muscles et représentait un moyen de poursuivre sa conquête des forêts et des terres vierges. C'était sa seule ressource contre l'anéantissement. C'est pourquoi l'instinct de reproduction a été l'un des moteurs déterminants de l'action humaine.

Tout instinct obéit à une loi : il survit longtemps après la disparition du besoin qui l'a créé, et cette loi agit de façon perverse. Cet instinct qui survit fait partie de la structure de l'être humain, il n'est pas obligé de se justifier ni forcé d'être

satisfait. Je suis persuadée, néanmoins, que plus la conscience des hommes se développe, ou, en d'autres termes, plus nous devenons conscients des conditions de la vie et de nos relations dans ce cadre, de leurs nouvelles exigences et de la meilleure façon de les satisfaire, plus les instincts inutiles se dissocieront rapidement de la structure de l'être humain.

Comment se présente la guerre contre la nature aujourd'hui ? Pourquoi, alors que nous sommes presque au bord d'une catastrophe planétaire, sommes-nous certains de la conquérir ? La conscience ! La puissance du cerveau ! La force de la volonté ! L'invention, la découverte, la maîtrise des forces cachées. Nous ne sommes plus obligés d'agir aveuglément, de chercher sans cesse à propager l'espèce pour fournir à l'humanité des chasseurs, des pêcheurs, des bergers, des agriculteurs et des éleveurs. Par conséquent, le besoin initial, qui a créé l'instinct de reproduction prolifique, a disparu ; il est voué à disparaître, il est en train de mourir, mais il disparaîtra plus rapidement si les hommes comprennent de mieux en mieux la situation globale.

Plus les cerveaux ont une production prolifique, plus les idées s'étendent, se multiplient et conquièrent de pouvoir, plus la nécessité d'une reproduction physique abondante décline. Tel est mon premier point. Donc l'épanouissement de l'individu n'implique plus nécessairement d'avoir de nombreux enfants, ni même d'en avoir un seul. Je ne veux pas dire que, bientôt, plus personne ne voudra avoir d'enfants, et je ne prophétise pas le suicide de l'espèce humaine. Simplement, je pense que moins d'hommes et de femmes naîtront, plus il y aura de chances que ceux-ci survivent, se développent et réalisent de projets. En fait, la confrontation entre ces différentes tendances a déjà amené la conscience sociale actuelle à prendre cette direction.

### **La reproduction et les autres besoins humains**

Supposons que la majorité des hommes et des femmes désirent encore, ou même, allons plus loin, admettons que la majorité désirent encore se reproduire de façon limitée, la question est maintenant la suivante : ce besoin est-il essentiel au développement de l'individu ou y a-t-il d'autres besoins tout aussi impérieux ? S'il en existe d'autres, aussi essentiels, ne doit-on pas les prendre également en compte lorsque l'on veut décider de la meilleure manière de conduire sa vie ? S'il n'existe pas d'autres besoins aussi vitaux, ne doit-on pas quand même se demander si le mariage est le meilleur moyen d'assurer l'épanouissement de l'individu ? En répondant à ces questions, je pense qu'il sera utile de distinguer entre la majorité et la minorité.

Pour une minorité, l'éducation des enfants représentera le besoin dominant de leur vie tandis que, pour une majorité, cela constituera seulement un

besoin parmi d'autres. Et quels sont ces autres besoins ? Les autres besoins physiques et spirituels ! Le désir de manger, de s'habiller et de se loger en fonction du goût de chaque individu ; le désir d'avoir des relations sexuelles et pas en vue de la reproduction ; les désirs artistiques ; le besoin de connaissances, avec ses milliers de ramifications, qui emportera peut-être l'âme des profondeurs du concret jusqu'aux hauteurs de l'abstraction ; le désir de faire, c'est-à-dire d'imprimer sa volonté sur la structure sociale, qu'il s'agisse d'un ingénieur mécanicien, d'un conducteur de moissonneuse-batteuse ou d'un interpréteur de rêves — quelle que soit l'activité personnelle.

Le désir de se nourrir, se loger et se vêtir devrait toujours reposer sur le pouvoir de chaque individu de satisfaire soi-même ses besoins. Mais la vie domestique est telle que, au bout de quelques années d'existence commune, l'interdépendance croît au point de paralyser chaque partenaire lorsque les circonstances détruisent leur bel arrangement, la femme en étant généralement très affectée, l'homme beaucoup moins, en principe. L'épouse n'a fait qu'une seule chose dans une sphère isolée, et même si elle a peut-être appris à bien la faire (ce qui n'est pas sûr, parce que la méthode de formation n'est absolument pas satisfaisante), de toute façon cela ne lui a pas donné la confiance nécessaire pour gagner sa vie de façon indépendante. Timorée, elle s'avère le plus souvent incapable de s'engager dans la lutte. Elle est passée à côté du monde de la production, elle ne le connaît absolument pas. D'un autre côté, quelle sorte de métier peut-elle exercer ? Devenir l'employée de maison d'une autre femme qui la dominera ? Les conditions de travail et la rémunération des services domestiques sont telles que n'importe quel esprit indépendant préférerait être esclave dans une usine : au moins l'esclavage est limité à une quantité fixe d'heures.

Quant aux hommes, permettez-moi de vous raconter une anecdote : il y a quelques jours de cela, un syndicaliste très combatif m'a déclaré, apparemment sans la moindre honte, qu'il vivrait comme un vagabond et un ivrogne s'il ne s'était pas marié, parce qu'il ne se sent pas capable de tenir une maison. Leur accord mutuel a surtout un mérite, à ses yeux : son épouse s'occupe bien de son estomac. Jamais je n'aurais pensé que quelqu'un puisse admettre se trouver dans un tel état d'impuissance, mais cet homme m'a sans doute dit la vérité.

Ce type d'aveu est certainement une des plus graves objections contre le mariage, comme contre toute autre condition produisant de semblables résultats. En choisissant sa position économique dans la société, on devrait toujours veiller à ce qu'elle vous permette de continuer à vivre sans aucun handicap — de façon à rester une personne entière, ayant toutes ses capacités pour produire et se protéger elle-même, un individu centré sur lui-même.

## **L'hypocrisie sexuelle des femmes**

En ce qui concerne l'appétit sexuel, en dehors de la reproduction, les avocats du mariage prétendent, et avec de bonnes raisons, qu'il procure une satisfaction normale à un appétit normal. Selon eux, il constitue un garde-fou physique et moral contre les excès et leurs conséquences, les maladies. Nous avons sans cesse la preuve douloureuse que le mariage n'est pas très efficace sur ce plan-là. Quant à ce qu'il pourrait accomplir, il est presque impossible de le savoir ; car l'ascétisme religieux a tellement implanté le sentiment de la honte dans l'esprit humain, à propos du sexe, que notre première réaction, lorsqu'on en discute, semble de mentir.

C'est particulièrement le cas avec les femmes. La majorité d'entre elles souhaitent donner l'impression qu'elles sont dépourvues de désir sexuel et pensent se décerner le plus beau compliment lorsqu'elles déclarent : «Personnellement, je suis très froide ; je n'ai jamais éprouvé une telle attraction.» Parfois elles disent la vérité mais, le plus souvent, il s'agit d'un mensonge — issu des enseignements perniciose diffusés par l'Église pendant des siècles. Une femme normalement constituée comprendra qu'elle ne se rend pas hommage lorsqu'elle se refuse le droit d'exister complètement, pour elle-même ou par elle-même ; il est certain que, lorsqu'une telle déficience se manifeste vraiment, d'autres qualités peuvent se développer, ayant peut-être une plus grande valeur. En général, cependant, quels que soient les mensonges des femmes, une telle déficience n'existe pas. Habituellement, les êtres jeunes et sains des deux sexes désirent avoir des relations sexuelles. Le mariage est-il donc la meilleure réponse à ce besoin humain ?

## **Les effets catastrophiques de la cohabitation**

Supposons qu'ils se marient, disons à vingt ans, ou quelques années plus tard, ce qui est généralement le cas puisque l'appétit sexuel est le plus actif à cet âge ; les deux partenaires (et pour le moment je mets de côté la question des enfants) se trouveront trop (et trop fréquemment) en contact. Rapidement ils ne savoureront plus la présence de l'autre. L'irritation commencera. Les petits détails mesquins de la vie commune amèneront le mépris. Ce qui était autrefois une joie exceptionnelle deviendra un automatisme, et détruira toute finesse, toute délicatesse. Souvent la cohabitation se transformera en une torture physique pour l'un des partenaires (le plus souvent la femme) tandis qu'elle procurera encore un peu de plaisir à l'autre, et ce pour une raison simple : les corps, tout comme les âmes, évoluent rarement, voire, jamais de façon parallèle.

Ce manque de parallélisme est la plus grave objection que l'on puisse opposer au mariage. Même si deux personnes sont parfaitement et constamment

adaptées l'une à l'autre, rien ne prouve qu'elles continueront à l'être durant le reste de leur existence. Et aucune période n'est plus trompeuse, en ce qui concerne l'évolution future, que l'âge dont je viens de parler. L'âge où les désirs et les attractions physiques sont les plus forts est aussi le moment où ces mêmes désirs obscurcissent ou réfrènent d'autres éléments de la personnalité.

Les terribles tragédies de l'antipathie sexuelle, qui produisent le plus souvent de la honte, ne seront jamais dévoilées. Mais elles ont causé d'innombrables meurtres sur cette terre. Et même dans les foyers où l'on a maintenu l'harmonie et où, apparemment, règne la paix conjugale, un tel climat familial n'est possible que parce que l'homme ou la femme s'est résigné, a nié sa propre personnalité. L'un des partenaires accepte de s'effacer presque totalement pour préserver la famille et le respect de la société.

Si ces phénomènes, cette dégradation physique sont horribles, rien n'est plus terrible que la dévastation des âmes. Lorsque la période de l'attraction physique prédominante prend fin et que les tendances de chaque âme commencent à s'affirmer de plus en plus ouvertement, rien n'est plus affreux que de se rendre compte que l'on est lié à quelqu'un, que l'on va vivre jusqu'à sa mort avec une personne dont on sent que l'on s'éloigne chaque jour de plus en plus. «Pas un jour de plus ensemble !» affirment les partisans de l'union libre. Je trouve de tels slogans encore plus absurdes que les discours des avocats de la «sainteté» du mariage. Les liens existent, les liens de la vie commune, l'amour du foyer que l'on a construit ensemble, les habitudes associées à la cohabitation et à la dépendance ; il n'est pas facile de se débarrasser de ces véritables chaînes, qui tiennent prisonniers les deux partenaires. Ce n'est pas au bout d'un jour ou d'un mois, mais seulement après une longue hésitation, une longue lutte et des souffrances, des souffrances très éprouvantes, que la séparation déchirante se produira. Et souvent elle ne se produit même pas.

## **Deux exemples**

Un chapitre de la vie de deux hommes récemment décédés illustrera mon propos. Ernest Crosby a fait un mariage, je suppose heureux, avec une femme à l'esprit et aux sentiments conservateurs. À l'âge de 38 ans, alors qu'il officiait comme juge à la cour internationale du Caire, il est devenu pacifiste. [5] Mais sa conception de l'honneur l'a obligé à continuer à assurer des fonctions sociales qu'il méprisait ! Pour citer l'un de ses amis, Leonard Abbot, «il vivait comme un prisonnier dans son palais, servi par des domestiques et des laquais. Et à la fin il est devenu l'esclave de ses biens». Si Crosby n'avait pas été attaché par les liens du mariage et des relations familiales à quelqu'un ayant des conceptions de la vie et de l'honneur très différentes des siennes, le

bilan de sa vie n'aurait-il pas été plus positif ? Comme son maître à penser Tolstoï, sa vie contredisait ses œuvres parce qu'il était marié avec une femme qui ne s'était pas développée parallèlement à lui.

Le second exemple est celui de Hugh O. Pentecost. À partir de 1887, quelles que soient ses tendances spéciales, Pentecost sympathisa avec la lutte du mouvement ouvrier, s'opposant à l'oppression et à toutes les formes de persécution. Cependant, sous l'influence de ses relations familiales, et parce qu'il sentait qu'il devait atteindre un plus grand confort matériel et un meilleur standing social que ce que pouvait lui apporter sa position de conférencier radical, il consentit, à partir d'un certain moment, à devenir la marionnette de ceux qu'il avait si sévèrement condamnés, en acceptant le poste de procureur. Pire encore : il prétendit avoir été trompé comme un enfant lorsqu'il avait commis la plus belle action de sa vie en protestant contre l'exécution des anarchistes de Chicago en 1886. Que l'influence familiale ait pesé sur lui, je l'ai appris de sa propre bouche ; Pentecost n'a fait que répéter, à une plus petite échelle, la trahison de Benedict Arnold [6] qui, pour l'amour de sa femme aux idées conservatrices laissa tout le poids de l'infamie peser sur lui. Je sais qu'il s'est sans doute servi de cette excuse, qu'il s'est réfugié derrière le vieil argument de la tentation d'Ève, mais ce facteur a certainement joué un rôle. J'ai évoqué ces deux cas parce qu'il s'agit d'hommes publics ; mais chacun de nous connaît de tels exemples chez des personnes beaucoup moins célèbres, et c'est fréquemment la femme dont les aspirations personnelles et intellectuelles sont avilies par les liens du mariage. Et ceci n'est qu'une facette du problème. En effet, que penser de l'individu conservateur qui se trouve lié à quelqu'un qui offense constamment tous ses principes ? Les êtres humains ne peuvent penser de la même façon et éprouver les mêmes sentiments au même moment, sur une longue durée ; c'est pourquoi les périodes durant lesquelles ils nouent des liens ne devraient être ni fréquentes ni contraignantes.

## **L'éducation des enfants**

Mais revenons à la question des enfants. Dans la mesure où il s'agit d'un désir normal, ne peut-il être satisfait sans le sacrifice de la liberté individuelle requis par le mariage ? Je ne vois aucune raison pour que ce soit impossible. Un enfant peut être élevé aussi bien dans un foyer, dans deux foyers ou dans une communauté ; la découverte de la vie sera bien plus agréable si elle a lieu dans une atmosphère de liberté et de force indépendante que dans un climat de répression et de mécontentement cachés. Je n'ai aucune solution satisfaisante à offrir aux différentes questions que pose l'éducation des enfants ; mais les partisans du mariage sont dans le même cas que moi. Par contre, je suis convaincue qu'aucune des exigences de la vie ne devrait empêcher un développement personnel et libre dans l'avenir. Les vieilles

méthodes d'éducation des enfants, sous le joug indissoluble des parents, n'ont pas donné des résultats convaincants. (Les parents conservateurs se désolent sans doute d'avoir des enfants contestataires, mais il ne leur vient probablement pas à l'esprit que leur système est en cause.) L'union libre donne des résultats, qui ne sont ni meilleurs ni pires. Quant à l'enfant élevé par un seul parent, il n'est ni plus malheureux ni plus heureux qu'un autre. Des journaux comme *Lucifer* [7] regorgent d'hypothèses, de théories et de propositions d'expériences, mais jusqu'ici on n'a jamais trouvé de principes d'éducation infaillibles pour les parents, biologiques ou adoptifs. C'est pourquoi je ne vois pas pourquoi l'individu devrait sacrifier le reste de sa vie en faveur d'un élément aussi incertain.

Si vous voulez que l'amour et le respect puissent durer, ayez des relations peu fréquentes et peu durables. Pour que la Vie puisse croître, il faut que les hommes et les femmes restent des personnalités séparées. Ne partagez rien avec votre amant(e) que vous ne partageriez avec un(e) ami(e). Je crois que le mariage défraîchit l'amour, transforme le respect en mépris, souille l'intimité et limite l'évolution personnelle des deux partenaires. C'est pourquoi je pense que «le mariage est une mauvaise action».

[1] Thomas Henry Huxley (1825–1895). Naturaliste britannique et défenseur de la théorie de l'évolution de Darwin.

[2] Eduard von Hartman (1842–1906). Philosophe allemand. Selon lui, une force impersonnelle anime le monde et mènera celui-ci à l'anéantissement total. Pour Voltairine de Cleyre cette force inconsciente peut, au contraire, se transformer grâce à l'action consciente des hommes et conduire à la libération de l'individu.

[3] D. H. Lum : mentor de Voltairine de Cleyre (cf. l'article de Chris Crass).

[4] Alice Roosevelt : durant sa jeunesse, la fille du président Théodore Roosevelt aimait scandaliser son entourage. Elle épousa un congressiste playboy et devint une figure importante des coulisses de Washington.

[5] Après avoir donné sa démission de son poste de juge, Ernest Crosby écrit de nombreux articles et livres contre la guerre et contre l'impérialisme américain.

[6] Benedict Arnold (1741–1801) : général qui servit la cause de la Révolution américaine, puis fit allégeance aux Britanniques après s'être marié à une fervente loyaliste. Il est considéré comme le type même du traître, puisqu'il fut non seulement vénal (il exigea beaucoup d'argent pour ses renseignements) mais lâche (il fit pendre un espion à sa place).

[7] *Lucifer, the Light Bearer* : journal animé pendant vingt-quatre ans par Moses Harman (1830–1910). Féministe, partisan du contrôle des naissances et de l'union libre, il fit de son journal une tribune libre de discussion sur la sexualité. Condamné à un an de travaux forcés à l'âge de 75 ans pour ses positions, en vertu des lois Comstock.

## De l'action directe



*Voltairine de Cleyre*  
1912

Du point de vue de celui qui pense être capable de discerner la route du progrès humain, si tant est qu'il doit y avoir un progrès ; du point de vue de celui qui discerne un tel chemin sur la carte de son esprit et s'efforce de l'indiquer aux autres, de le leur montrer comme il le voit ; du point de vue de celui qui, en faisant cela, a choisi des expressions claires et simples à ses yeux afin de communiquer ses pensées aux autres —, pour un tel individu, il apparaît regrettable et confus pour l'esprit que l'expression « action directe » ait soudain acquis, aux yeux de la majorité de l'opinion publique, un sens limité, qui n'est pas du tout inclus dans ces deux mots, et que ceux qui pensent comme lui ne lui ont certainement jamais donné.

Cependant, il arrive souvent que le progrès joue des tours à ceux qui se croient capables de lui fixer des bornes et des limites. Fréquemment des noms, des phrases, des devises, des mots d'ordre ont été retournés, détournés, inversés, déformés à la suite d'événements incontrôlables par ceux qui utilisaient ces expressions correctement ; et ceux qui persistaient à défendre leur interprétation, et insistaient pour qu'on les écoute, ont finalement découvert que la période où se développaient l'incompréhension et les préjugés annonçait seulement une nouvelle étape de recherche et de compréhension plus approfondie.

J'ai tendance à penser que c'est ce qui se passera avec le malentendu actuel concernant l'action directe. À travers la mécompréhension, ou la déformation délibérée, de certains journalistes de Los Angeles, à l'époque où les frères McNamara plaidèrent coupables, ce malentendu a soudain acquis, dans l'esprit de l'opinion, le sens d' « attaques violentes contre la vie et la propriété

» des personnes. De la part des journalistes, cela relevait soit d'une ignorance crasse, soit d'une malhonnêteté totale. Mais cela a poussé pas mal de gens à se demander ce qu'est vraiment l'action directe.

### **Qu'est-ce que l'action directe ?**

En réalité, ceux qui la dénoncent avec autant de vigueur et de démesure découvriront, s'ils réfléchissent un peu, qu'ils ont eux-mêmes, à plusieurs reprises, pratiqué l'action directe, et qu'ils le feront encore.

Toute personne qui a pensé, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, avoir le droit de protester, et a pris son courage à deux mains pour le faire ; toute personne qui a revendiqué un droit, seule ou avec d'autres, a pratiqué l'action directe. Il y a une trentaine d'années, je me souviens que l'Armée du Salut pratiquait vigoureusement l'action directe pour défendre la liberté de ses membres de s'exprimer en public, de se rassembler et de prier. On les a arrêtés, condamnés à des amendes et emprisonnés des centaines et des centaines de fois, mais ils ont continué à chanter, prier et défiler, jusqu'à ce que finalement ils obligent leurs persécuteurs à les laisser tranquilles. Les Industrial Workers of the World mènent à présent le même combat, et ont, dans plusieurs cas, obligé les autorités à les laisser tranquilles, en utilisant la même tactique de l'action directe.

Toute personne qui a eu un projet, et l'a effectivement mené à bien, ou qui a exposé son plan devant d'autres et a emporté leur adhésion pour qu'ils agissent tous ensemble, sans demander poliment aux autorités compétentes de le concrétiser à leur place, toute personne qui a agi ainsi a pratiqué l'action directe. Toutes les expériences qui font appel à la coopération relèvent essentiellement de l'action directe.

Toute personne qui a dû, une fois dans sa vie, régler un litige avec quelqu'un et est allé droit vers la ou les personne(s) concernée(s) pour le régler, en agissant de façon pacifique ou par d'autres moyens, a pratiqué l'action directe. Les grèves et les campagnes de boycott en offrent un bon exemple ; beaucoup d'entre vous se souviennent de l'action des ménagères de New York qui ont boycotté les bouchers et obtenu que baisse le prix de la viande : en ce moment même, un boycott du beurre est sur le point de s'organiser, face à la hausse des prix décidée par les commerçants.

Ces actions ne sont généralement pas le produit d'un raisonnement profond sur les mérites de l'action directe ou indirecte, mais résultent des efforts spontanés de ceux qui se sentent opprimés par une situation donnée.

En d'autres termes, tous les êtres humains sont, le plus souvent, de fervents partisans du principe de l'action directe et la pratiquent. Cependant la plupart d'entre eux sont également favorables à l'action indirecte ou politique. Ils interviennent sur les deux plans en même temps, sans y réfléchir longuement. Seul un nombre limité d'individus se refusent à avoir recours à l'action politique dans telle ou telle circonstance, voire la récusent systématiquement ; mais personne, absolument personne, n'a jamais été « incapable » de pratiquer l'action directe.

La majorité de ceux qui font profession de réfléchir sont des opportunistes ; ils penchent tantôt vers l'action directe, tantôt vers l'action indirecte, mais sont surtout prêts à utiliser n'importe quel moyen dès lors qu'une occasion l'exige. En d'autres termes, ceux qui affirment que le fait de voter à bulletins secrets pour élire un gouverneur est néfaste et ridicule sont aussi ceux qui, sous la pression de certaines circonstances, considèrent qu'il est indispensable de voter pour que tel individu occupe un poste à un moment particulier. Certains croient qu'en général la meilleure façon pour les gens d'obtenir ce qu'ils veulent est d'utiliser la méthode indirecte : en faisant élire et en portant au pouvoir quelqu'un qui donnera force de loi à ce qu'ils désirent ; mais ce sont les mêmes qui parfois, dans des conditions exceptionnelles, prôneront que l'on se mette en grève ; et, comme je l'ai déjà dit, la grève est une forme d'action directe. Ou bien ils agiront comme l'ont fait les agitateurs du Socialist Party (organisation qui désormais s'oppose vigoureusement à l'action directe) l'été dernier, lorsque la police tentait d'interdire leurs meetings. Ils sont allés en force aux lieux de réunion, prêts à prendre la parole à n'importe quel prix, et ont fait reculer les forces de l'ordre. Même si cette attitude était illogique de leur part, puisqu'ils se sont opposés aux exécuteurs légaux de la volonté majoritaire, leur action constituait un exemple parfait, et réussi, d'action directe.

Ceux qui, en raison de leurs convictions profondes, sont attachés à l'action directe sont seulement... mais qui donc ? Les non-violents, précisément ceux qui ne croient pas du tout en la violence ! Ne vous méprenez pas : je ne pense pas du tout que l'action directe soit synonyme de non-violence. L'action directe aboutit tantôt à la violence la plus extrême, tantôt à un acte aussi pacifique que les eaux paisibles de Siloé. Non, les vrais non-violents peuvent seulement croire en l'action directe, jamais en l'action politique. La base de toute action politique est la coercition ; même lorsque l'État accomplit de bonnes choses, son pouvoir repose finalement sur les matraques, les fusils, ou les prisons, car il a toujours la possibilité d'y avoir recours.

## Quelques exemples historiques

De nos jours, n'importe quel écolier américain a entendu parler de l'action directe de certains hommes non-violents, dans le cadre de son programme d'histoire. Le premier exemple qui vient à l'esprit est celui des premiers quakers qui s'installèrent au Massachusetts. Les puritains les accusèrent de « troubler les hommes en leur prêchant la paix ». En effet, les quakers refusaient de payer des impôts ecclésiastiques, de porter les armes, de prêter serment d'allégeance à un gouvernement, quel qu'il soit. (En agissant ainsi, ils ont pratiqué l'action directe, mais de façon passive.) Aussi, les puritains, partisans de l'action politique, ont fait voter des lois pour empêcher les quakers d'entrer sur leur territoire, les exiler, leur infliger des amendes, des peines de prison, des mutilations et finalement les pendre. Les quakers ont continué à arriver en Amérique (ce qui était cette fois une forme active d'action directe) ; et les livres d'histoire nous rappellent que, après la pendaison de quatre quakers, et la flagellation de Margaret Brewster qui fut attachée à une charrette et promenée à travers les rues de Boston, « les puritains renoncèrent à faire taire les nouveaux missionnaires » et que la « ténacité des quakers et leur non-violence finirent par triompher ».

Autre exemple d'action directe, qui appartient aux débuts de l'histoire coloniale américaine : cette fois, il ne s'agit pas d'un conflit pacifique, mais de la révolte de Bacon. Tous nos historiens défendent l'action des rebelles dans cette affaire, car ceux-ci avaient raison. Et pourtant il s'agissait d'une action directe violente contre une autorité légalement constituée. Laissez-moi vous rappeler les détails de cet événement : les planteurs de Virginie craignaient (avec raison) une attaque générale des Indiens. Partisans de l'action politique, ils demandèrent, ou plutôt leur dirigeant Bacon exigea que le gouverneur lui accorde le droit de recruter des volontaires pour se défendre. Ce dernier craignait — à juste titre — qu'une compagnie d'hommes armés ne devienne une menace pour lui-même. Il refusa donc d'accorder cette permission à Bacon. A la suite de quoi, les planteurs eurent recours à l'action directe. Ils levèrent des volontaires sans autorisation et combattirent victorieusement contre les Indiens. Le gouverneur décréta que Bacon était un traître mais le peuple était de son côté, si bien que le gouverneur eut peur de le traduire en justice. Finalement, la situation s'envenima tellement que les rebelles mirent le feu à Jamestown. Si Bacon n'était pas mort, bien d'autres événements se seraient produits. Bien sûr, la répression fut terrible, comme cela se passe habituellement lorsqu'une révolte s'effondre d'elle-même ou est écrasée. Néanmoins, pendant sa brève période de succès, cette révolte corrigea nombre d'abus. Je suis persuadée que, à l'époque, les partisans de l'action politique à tout prix, après que les réactionnaires furent revenus au pouvoir, ont dû s'exclamer : « Regardez tous les maux que provoque l'action directe ! Notre colonie a fait un bond d'au moins vingt-cinq ans en arrière » ;

ils oubliaient que, si les colons n'avaient pas recouru à l'action directe, les Indiens auraient pris leurs scalps un an plus tôt, au lieu que nombre d'entre eux soient pendus par le gouverneur un an plus tard.

Dans la période d'agitation et d'excitation qui précéda la révolution américaine, on assista à toutes sortes d'actions directes, des plus pacifiques aux plus violentes ; je crois que presque tous ceux qui étudient l'histoire des États-Unis trouvent que ces actions constituent la partie la plus intéressante de l'histoire, celle qui s'imprègne le plus facilement dans leur mémoire.

Parmi les actions pacifiques, on peut citer notamment les accords de non-importation, les ligueurs pour porter des vêtements fabriqués dans la colonie et les « comités de correspondance ». Comme les hostilités se développaient inévitablement, l'action directe violente prit elle aussi de l'ampleur ; par exemple, on détruisit les timbres fiscaux, on interdit le débarquement des cargaisons de thé, on les plaça dans des locaux humides, on les jeta dans les eaux du port, comme à Boston, on obligea le propriétaire d'une cargaison de thé à mettre le feu à son propre bateau, comme à Annapolis.

Toutes ces actions sont décrites dans nos manuels d'histoire, et aucun auteur ne les condamne, ou ne les regrette, bien qu'il se soit agi à chaque fois d'actions directes contre des autorités légalement constituées et contre le droit de propriété. Si je cite ces exemples et d'autres de même nature, c'est pour souligner deux points à l'intention de ceux qui répètent certains arguments comme des perroquets : premièrement, les hommes ont toujours eu recours à l'action directe ; et deuxièmement, ceux qui la condamnent aujourd'hui sont également ceux qui l'approuvent d'un point de vue historique.

George Washington dirigeait la Ligue des planteurs de Virginie contre les importations ; un tribunal lui aurait certainement « enjoint » de ne pas créer une telle organisation et, s'il avait insisté, il lui aurait infligé une amende pour offense à la Cour.

## **La Guerre de Sécession**

Lorsque le grand conflit entre le Nord et le Sud s'intensifia, ce fut encore l'action directe qui précéda et précipita l'action politique. Et je ferai remarquer que l'on n'engage jamais, que l'on n'envisage même jamais aucune action politique, tant que les esprits assoupis n'ont pas été réveillés par des actes de protestation directe contre les conditions existantes.

L'histoire du mouvement abolitionniste et de la Guerre de Sécession nous offre un énorme paradoxe, même si nous savons bien que l'histoire n'est

qu'une chaîne de paradoxes. Sur le plan politique, les États esclavagistes luttèrent pour une plus grande liberté, pour l'autonomie de chaque État et contre toute intervention du gouvernement fédéral ; par contre, les États non esclavagistes voulaient un État centralisé et fort, État que les sécessionnistes condamnaient avec raison, parce qu'il allait donner naissance à des formes de pouvoir de plus en plus tyranniques. Et c'est ce qui arriva. Depuis la fin de la guerre de Sécession, le pouvoir fédéral empiète de plus en plus sur les prérogatives de chaque État. Les négriers modernes (les industriels) se retrouvent continuellement en conflit avec le pouvoir centralisé contre lequel les esclavagistes d'antan protestaient (la liberté à la bouche mais la tyrannie au cœur). D'un point de vue éthique, ce sont les États non esclavagistes qui, en théorie, prônaient une plus grande liberté, tandis que les sécessionnistes défendaient le principe de l'esclavage. Mais cette position éthiquement juste était très abstraite : en effet, la majorité des Nordistes, qui n'avaient jamais côtoyé d'esclaves noirs, pensaient que cette forme d'exploitation était probablement une erreur ; mais ils n'étaient pas pressés de la faire disparaître. Seuls les abolitionnistes, une infime minorité, avaient une véritable position éthique : à leurs yeux seule importait l'abolition de l'esclavage — ils ne se souciaient pas de la sécession ni de l'union entre les États américains. Au point que beaucoup d'entre eux prônaient la dissolution de l'Union ; ils pensaient que le Nord devait en prendre l'initiative afin que les Nordistes ne soient plus accusés de maintenir les Noirs prisonniers de leurs chaînes.

Bien sûr, toutes sortes de gens ayant toutes sortes d'idées voulaient abolir l'esclavage : des quakers comme Whittier (les quakers, ces partisans de la paix à tout prix, furent en fait les premiers partisans de l'abolition de l'esclavage, dès leur arrivée en Amérique) ; des partisans modérés de l'action politique qui voulaient racheter les esclaves pour résoudre le problème rapidement ; et puis des gens extrêmement violents qui croyaient en la violence et menèrent toutes sortes d'actions radicales.

En ce qui concerne les politiciens, pendant trente ans ils essayèrent de se défilier, de conclure des compromis, de marchander, de maintenir le statu quo, d'amadouer les deux parties, alors que la situation exigeait des actes, ou au moins une parodie d'action. Mais « les étoiles dans leur course combattirent contre Sisera », le système s'effondra de l'intérieur et, sans éprouver le moindre remords, les partisans de l'action directe agrandirent les fissures de l'édifice esclavagiste.

Parmi les différentes expressions de la révolte directe mentionnons l'organisation du « chemin de fer souterrain ». La plupart de ceux qui y participèrent soutenaient les deux formes d'action (directe et politique) ;

cependant, même si, en théorie, ils pensaient que la majorité avait le droit d'édicter et d'appliquer des lois, ils n'y croyaient pas totalement. Mon grand-père avait fait partie de ce réseau clandestin et aidé de nombreux esclaves à rejoindre le Canada. C'était un homme attaché aux règles, dans la plupart des domaines, même si j'ai souvent pensé qu'il respectait la loi parce qu'il avait rarement affaire à elle ; ayant toujours mené la vie d'un pionnier, la loi le touchait généralement d'assez loin, alors que l'action directe avait pour lui la valeur d'un impératif. Quoi qu'il en soit, et aussi légaliste fût-il, il n'éprouvait aucun respect pour les lois esclavagistes, même si elles avaient été votées à une majorité de 500 pour cent. Et il violait consciemment toutes celles qui l'empêchaient d'agir.

Parfois, le bon fonctionnement du « chemin de fer souterrain » exigeait l'usage de la violence, et on l'employait. Je me souviens qu'une vieille amie me raconta qu'elle et sa mère avaient surveillé leur porte toute la nuit, pendant qu'un esclave recherché se cachait dans leur cave. Toutes deux avaient beau descendre de familles quakers et sympathiser avec leurs idées, elles avaient un fusil de chasse à portée de main, sur la table. Heureusement, elles n'eurent pas besoin de tirer, ce soir-là.

Lorsque la loi sur les esclaves évadés fut votée, grâce à certains politiciens du Nord qui voulaient encore amadouer les propriétaires d'esclaves, les partisans de l'action directe décidèrent de libérer les esclaves qui avaient été repris. Il y eut l'« opération Shadrach » puis l'opération « Jerry » (cette dernière sous la direction du fameux Gerrit Smith), et bien d'autres qui réussirent ou échouèrent. Cependant les politiciens continuèrent leurs manœuvres et tentèrent de concilier l'inconciliable. Les partisans de la paix à tout prix, les plus légalistes, dénoncèrent les abolitionnistes, un peu de la même façon que des gens comme William D. Haywood et Frank Bohn sont dénoncés par leur propre parti aujourd'hui.

## **John Brown**

L'autre jour, j'ai lu dans le quotidien Daily Socialist de Chicago une lettre du secrétaire du Socialist Party de Louisville au secrétaire national. M. Dobbs demandait que l'on remplace M. Bohn, qui devait venir parler dans sa ville, par un orateur plus responsable et plus raisonnable. Pour expliquer sa démarche, il citait un passage de la conférence de Bohn : « Si les frères McNamara avaient défendu avec succès les intérêts de la classe ouvrière, ils auraient eu raison, de même que John Brown aurait eu raison s'il avait réussi à libérer les esclaves. Pour John Brown, comme pour les McNamara, l'ignorance était leur seul crime. »

Et M. Dobbs de faire le commentaire suivant. « Nous nous élevons fermement contre de tels propos. Cette comparaison entre la révolte ouverte — même si elle était erronée — de John Brown d'un côté, et les méthodes clandestines et meurtrières des frères McNamara de l'autre, est le fruit d'un raisonnement creux qui conduit à des conclusions logiques très dangereuses. »

M. Dobbs ignore certainement ce que furent la vie et les actions de John Brown. Ce partisan convaincu de la violence aurait traité avec mépris quiconque aurait essayé de le faire passer pour un agneau. Et une fois qu'une personne croit en la violence, c'est à elle seule de décider quelle est la façon la plus efficace de l'appliquer, en fonction des conditions concrètes et de ses propres moyens. John Brown n'hésita jamais à utiliser des méthodes conspiratives. Ceux qui ont lu l'Autobiographie de Frederick Douglass et les Souvenirs de Lucy Colman savent que John Brown avait prévu d'organiser une série de camps fortifiés dans les montagnes de la Virginie-Occidentale, de la Caroline du Nord et du Tennessee, d'envoyer des émissaires secrets parmi les esclaves pour les inciter à venir se réfugier dans ces camps, et ensuite réfléchir aux mesures et aux conditions nécessaires pour fomenter la révolte chez les Noirs. Ce plan échoua surtout parce que les esclaves eux-mêmes ne désiraient pas assez fortement la liberté.

Plus tard, lorsque des politiciens à l'esprit tortueux, toujours soucieux de ne rien faire, votèrent la loi Kansas-Nebraska qui laissait les colons décider seuls de la légalité de l'esclavage, les partisans de l'action directe, dans les deux camps, envoyèrent des pseudo-colons dans ces territoires et ceux-ci s'affrontèrent. Les partisans de l'esclavage arrivèrent les premiers ; ils rédigèrent une constitution qui reconnaissait l'esclavage et une loi punissant de mort toute personne qui aiderait un esclave à s'échapper ; mais les Free Soilers, qui arrivèrent un peu plus tard parce qu'ils venaient d'États plus éloignés, rédigèrent une seconde constitution, et refusèrent de reconnaître les lois de leurs adversaires. John Brown se trouvait parmi eux et utilisa la violence, tantôt ouvertement tantôt clandestinement. Les politiciens décents, favorables à la paix sociale, le considéraient comme un « voleur de chevaux et un assassin ». Et il ne fait pas le moindre doute qu'il vola des chevaux, sans prévenir personne de son intention de les dérober, et qu'il tua des partisans de l'esclavage. Il se battit et réussit à s'en tirer un bon nombre de fois avant qu'il tente de s'emparer de l'arsenal de Harpers Ferry. S'il n'utilisa pas la dynamite, c'est seulement parce qu'elle n'était pas encore une arme très répandue à l'époque. Il attenta à la vie de beaucoup plus de gens que les frères McNamara, dont M. Dobbs condamne les « méthodes meurtrières ». Pourtant les historiens ont compris la portée des actions de John Brown. Cet homme violent, qui avait du sang sur les mains, fut condamné et pendu pour haute trahison ; mais tout le monde sait que c'était une âme forte et belle,

désintéressée, qui ne pouvait supporter que quatre millions d'hommes soient traités comme des animaux. John Brown pensait que combattre cette injustice, ce crime horrible, était un devoir sacré qu'il accomplissait sur l'ordre de Dieu — car cet homme très religieux appartenait à l'Église presbytérienne.

C'est grâce aux actions, pacifiques ou violentes, des précurseurs du changement social que la Conscience Humaine, la conscience des masses, s'éveille au besoin du changement. Il serait absurde de prétendre qu'aucun résultat positif n'a jamais été obtenu par les moyens politiques traditionnels ; parfois de bonnes choses en résultent. Mais jamais tant que la révolte individuelle, puis la révolte des masses ne l'imposent. L'action directe est toujours le héraut, l'élément déclencheur, qui permet à la grande masse des indifférents de prendre conscience que l'oppression devient intolérable.

### **Les luttes actuelles contre l'esclavage salarié**

Nous subissons maintenant l'oppression dans ce pays — et pas seulement ici, mais dans toutes les parties du monde qui jouissent des bienfaits fort contrastés de la civilisation. Et de même que l'ancien esclavage, le nouveau provoque à la fois des actions directes et des actions politiques. Une fraction de la population américaine produit la richesse matérielle qui permet à tous de vivre ; exactement de la même façon que quatre millions d'esclaves noirs entretenaient la foule de parasites qui les commandaient. Aujourd'hui ce sont les travailleurs agricoles et les ouvriers d'industrie.

À travers l'action imprévisible d'institutions qu'aucun d'eux n'a créées, mais qui sévissent depuis leur naissance, ces travailleurs, la partie la plus indispensable de toute la structure sociale, sans le travail desquels personne ne pourrait ni manger, ni s'habiller, ni se loger, ces travailleurs, disais-je, sont justement ceux qui disposent du moins de nourriture, de vêtements et des pires logements — sans parler des autres bienfaits que la société est censée leur dispenser, comme l'éducation et l'accès aux plaisirs artistiques.

Ces ouvriers ont, d'une façon ou d'une autre, joint leurs efforts pour que leur condition s'améliore ; en premier lieu par l'action directe, en second lieu par l'action politique. Nous avons des groupes comme la Grange, les Farmers'Alliances, les coopératives, les colonies expérimentales, les Knights of Labor, les syndicats et les Industrial Workers of the World. Tous ont organisé les travailleurs pour alléger le poids de l'exploitation, pour des prix meilleur marché, des conditions de travail moins catastrophiques, et une journée de travail un peu plus courte ; ou contre une réduction de salaire, la détérioration des conditions de travail ou l'allongement des horaires.

Aucun de ces groupes, à part les IWW, n'a reconnu qu'il existe une guerre sociale et qu'elle se poursuivra tant que se perpétueront les conditions sociales et juridiques actuelles. Ils ont accepté les institutions fondées sur la propriété privée, telles qu'elles étaient. Ces organisations regroupent des gens ordinaires, aux aspirations ordinaires, et elles ont entrepris de faire ce qu'il leur semblait possible et raisonnable d'accomplir. Lors de la création de ces groupes, ces militants ne se sont pas engagés sur un programme politique particulier, ils se sont associés pour mener une action directe, décidée par eux-mêmes, offensive ou défensive.

Il y a vingt-deux ans, j'ai rencontré des militants des Farmers'Alliances, des Knights of Labor et des syndicalistes qui m'ont dit cela. Ils voulaient lutter pour des objectifs plus larges que ceux proposés par leurs organisations ; mais ils devaient aussi accepter leurs camarades de travail comme ils étaient, et essayer de les inciter à lutter pour des objectifs immédiats qu'ils percevaient clairement : prix plus justes, salaires plus élevés, conditions de travail moins dangereuses ou moins tyranniques, semaine de travail moins longue. À l'époque où sont nés ces mouvements, les travailleurs agricoles ne pouvaient pas comprendre que leur lutte convergeait avec le combat des ouvriers des usines ou des transports ; et ces derniers ne voyaient pas non plus leurs points communs avec le mouvement des paysans. D'ailleurs, même aujourd'hui, peu d'entre eux le comprennent. Ils doivent encore apprendre qu'il n'existe qu'une seule lutte commune contre ceux qui se sont approprié les terres, les capitaux et les machines.

Malheureusement les grandes organisations paysannes ont gaspillé leur énergie en s'engageant dans une course stupide au pouvoir politique. Elles ont réussi à prendre le pouvoir dans certains États, mais les tribunaux ont déclaré que les lois votées n'étaient pas constitutionnelles, et toutes leurs conquêtes politiques ont été enterrées. À l'origine, leur programme visait à construire leurs propres silos, y stocker les produits et les tenir à l'écart du marché jusqu'à ce qu'ils puissent échapper aux spéculateurs. Ils voulaient aussi organiser des échanges de services et imprimer des billets de crédit pour les produits déposés afin de payer ces échanges. Si ce programme d'aide mutuelle directe avait fonctionné, il aurait montré, dans une certaine mesure, au moins pendant un temps, comment l'humanité peut se libérer du parasitisme des banquiers et des intermédiaires. Bien sûr, ce projet aurait fini par être liquidé, à moins que sa vertu exemplaire n'ait bouleversé tellement l'esprit des hommes qu'il leur ait donné envie de mettre fin au monopole légal de la terre et des capitaux ; mais au moins ce projet aurait eu un rôle éducatif fondamental. Malheureusement, ce mouvement poursuivit une chimère et se désintégra surtout à cause de sa futilité.

Les Knights of Labor sont eux aussi devenus pratiquement insignifiants, non pas parce qu'ils n'ont pas eu recours à l'action directe, ni parce qu'ils se sont mêlés de politique, mais parce qu'il s'agissait d'une masse d'ouvriers trop hétérogène pour réussir à conjuguer efficacement leurs efforts.

### **Pourquoi les patrons ont peur des grèves**

Les syndicats ont atteint une taille bien plus imposante que celle des Knights of Labor et leur pouvoir a continué à croître, lentement mais sûrement. Certes, cette croissance a connu des fluctuations, des reculs ; de grandes organisations ont surgi puis disparu. Mais dans l'ensemble, les syndicats constituent un pouvoir en plein développement. Malgré leurs faibles ressources, ils ont offert, à une certaine fraction des travailleurs, un moyen d'unir leurs forces, de faire pression directement sur leurs maîtres et d'obtenir ainsi une petite partie de ce qu'ils voulaient — de ce qu'ils devaient essayer d'obtenir, vu leur situation. La grève est leur arme naturelle, celle qu'ils se sont forgée eux-mêmes. Neuf fois sur dix, les patrons redoutent la grève — même si, bien sûr, il peut arriver que certains s'en réjouissent, mais c'est plutôt rare. Les patrons savent qu'ils peuvent gagner contre les grévistes, mais ils ont terriblement peur que leur production s'interrompe. Par contre, ils ne craignent nullement un vote qui exprimerait « la conscience de classe » des électeurs ; à l'atelier, vous pouvez discuter du socialisme, ou de n'importe quel autre programme ; mais le jour où vous commencez à parler de syndicalisme, attendez-vous à perdre votre travail ou au moins à ce que l'on vous menace et que l'on vous ordonne de vous taire. Pourquoi ? Le patron se moque de savoir que l'action politique n'est qu'une impasse où s'égaré l'ouvrier, et que le socialisme politique est en train de devenir un mouvement petit-bourgeois. Il est persuadé que le socialisme est une très mauvaise chose — mais il sait aussi que celui-ci ne s'instaurera pas demain. Par contre, si tous ses ouvriers se syndiquent, il sera immédiatement menacé. Son personnel aura l'esprit rebelle, il devra dépenser de l'argent pour améliorer les conditions de travail, il sera obligé de garder des gens qu'il n'aime pas et, en cas de grève, ses machines ou ses locaux seront peut-être endommagés.

On dit souvent, et on le répète parfois jusqu'à la nausée, que les patrons ont une « conscience de classe », qu'ils sont solidement soudés pour défendre leurs intérêts collectifs, et sont prêts individuellement à subir toutes sortes de pertes plutôt que de trahir leurs prétendus intérêts communs. Ce n'est absolument pas vrai. La majorité des capitalistes sont exactement comme la plupart des ouvriers : ils se préoccupent beaucoup plus de leurs pertes personnelles (ou de leurs gains) que des pertes (ou des victoires) de leur classe. Et lorsqu'un syndicat menace un patron, c'est à son portefeuille qu'il s'en prend.

## **Toute grève est synonyme de violence**

Aujourd'hui chacun sait qu'une grève, quelle que soit sa taille, est synonyme de violence. Même si les grévistes ont une préférence morale pour les méthodes pacifiques, ils savent parfaitement que leur action causera des dégâts. Lorsque les employés du télégraphe font grève, ils sectionnent des câbles et scient des pylônes, tandis que les jaunes bousillent leurs instruments de travail parce qu'ils ne savent pas les utiliser. Les sidérurgistes s'affrontent physiquement aux briseurs de grève, cassent des carreaux, détraquent certains appareils de mesure, endommagent des laminoirs qui coûtent très cher et détruisent des tonnes de matières premières. Les mineurs endommagent des pistes et des ponts et font sauter des installations. S'il s'agit d'ouvriers ou d'ouvrières du textile, un incendie d'origine inconnue éclate, des pierres volent à travers une fenêtre apparemment inaccessible ou une brique est lancée sur la tête d'un patron. Quand les employés des tramways font grève, ils arrachent les rails ou élèvent des barricades sur les voies avec des charrettes ou des wagons retournés, des clôtures volées, des voitures incendiées. Lorsque les cheminots se mettent en colère, des moteurs « expirent », des locomotives folles démarrent sans conducteur, des chargements déraillent et des trains sont bloqués. S'il s'agit d'une grève du bâtiment, les travailleurs dynamitent des constructions. Et à chaque fois, des combats éclatent entre d'un côté les briseurs de grève et les jaunes et, de l'autre, les grévistes et leurs sympathisants, entre le Peuple et la Police.

Pour les patrons, une grève sera synonyme de projecteurs, de fil de fer barbelé, de palissades, de locaux de détention, de policiers et d'agents provocateurs, de kidnappings violents et d'expulsions. Ils inventeront tous les moyens possibles pour se protéger directement, sans compter l'ultime recours à la police, aux milices, aux brigades spéciales et aux troupes fédérales.

Tout le monde sait cela et sourit lorsque les responsables syndicaux protestent, affirmant que leurs organisations sont pacifiques et respectent les lois. Tout le monde est conscient qu'ils mentent. Les travailleurs savent que les grévistes utilisent la violence, à la fois ouvertement et clandestinement, et qu'ils n'ont pas d'autres moyens, s'ils ne veulent pas capituler immédiatement. Et la population ne confond pas les grévistes qui sont obligés de recourir à la violence avec les crapules destructrices qui les provoquent délibérément. Généralement, les gens comprennent que les grévistes agissent ainsi parce qu'ils sont poussés par la dure logique d'une situation qu'ils n'ont pas créée, mais qui les force à attaquer pour survivre, sinon ils seront obligés de tomber tout droit dans la misère jusqu'à ce que la mort les frappe, à l'hospice, dans les rues des grandes villes ou sur les berges boueuses d'une rivière. Telle est l'horrible situation devant laquelle se trouvent les ouvriers ;

ce sont les êtres les plus humains — ils font un détour pour soigner un chien blessé, ou ramener chez eux un chiot et le nourrir, ou s'écartent d'un pas pour ne pas écraser un ver de terre — et ils recourent à la violence contre leurs congénères. Ils savent, parce que la réalité le leur a appris, que c'est l'unique façon de gagner, si tant est qu'ils puissent gagner quelque chose. « Vous n'avez qu'à mieux voter aux prochaines élections ! » affirment certains. Il m'a toujours semblé qu'il s'agit de l'une des réponses les plus ridicules qu'une personne puisse faire, lorsqu'un gréviste lui demande de l'aide face à une situation matérielle délicate, et alors que les élections auront lieu dans six mois, un an voire deux ans.

Malheureusement, ceux qui savent comment la violence est utilisée dans la guerre des syndicats contre les patrons ne prennent pas publiquement la parole pour dire : « Tel jour, à tel endroit, telle action spécifique a été entreprise ; telles et telles concessions ont été accordées à la suite de cette action ; tel patron a capitulé. » Agir ainsi mettrait en péril leur liberté et leur pouvoir de continuer le combat. C'est pourquoi ceux qui sont les mieux informés doivent se taire et ricaner discrètement en écoutant les ignorants pérorer. Pourtant seule la connaissance des faits peut éclaircir leur position.

### **Les adversaires de l'action directe**

Ces dernières semaines, certains n'ont pas été avares de paroles creuses. Des orateurs et des journalistes, honnêtement convaincus de l'efficacité de l'action politique, persuadés qu'elle seule peut permettre aux ouvriers de remporter la bataille, ont dénoncé les dommages incalculables causés par ce qu'ils appellent l'action directe (ils veulent dire en fait la « violence conspiratrice »).

Un certain Oscar Ameringer, par exemple, a récemment déclaré, lors d'un meeting à Chicago, que la bombe lancée à Haymarket Square en 1886 avait fait reculer le mouvement pour la journée de huit heures d'un quart de siècle. D'après lui, ce mouvement aurait été victorieux si la bombe n'avait pas été lancée. Ce monsieur commet une grave erreur.

Personne n'est capable de mesurer précisément l'effet positif ou négatif d'une action, à l'échelle de plusieurs mois ou de plusieurs années. Personne ne peut démontrer que la journée de huit heures aurait pu devenir obligatoire vingt-cinq ans auparavant.

Nous savons que les législateurs de l'Illinois ont voté une loi pour la journée de 8 heures en 1871 et que ce texte est resté lettre morte. On ne peut pas davantage démontrer que l'action directe des ouvriers aurait pu l'imposer. Quant à moi, je pense que des facteurs beaucoup plus puissants que la bombe de Haymarket ont joué un rôle.

D'un autre côté, si l'on croit que l'influence négative de la bombe a été si puissante, alors les conditions de travail et l'exercice des activités syndicales devraient être bien plus difficiles à Chicago que dans les villes où rien d'aussi grave ne s'est produit. Pourtant on constate le contraire. Même si les conditions des travailleurs y sont déplorables, elles sont bien moins mauvaises à Chicago que dans d'autres grandes villes, et le pouvoir des syndicats y est plus développé que dans n'importe quel autre endroit, excepté San Francisco. Si l'on veut donc absolument tirer des conclusions à propos des effets de la bombe de Haymarket, il faut tenir compte de ces faits avant d'avancer une hypothèse. En ce qui me concerne, je ne pense pas que cet événement ait joué un rôle important dans l'évolution du mouvement ouvrier.

Et il en sera de même avec la vigoureuse actuelle contre la violence. Rien n'a fondamentalement changé. Deux hommes ont été emprisonnés pour ce qu'ils ont fait (il y a vingt-quatre ans, leurs semblables ont été pendus pour des actes qu'ils n'avaient pas commis) et quelques autres seront peut-être incarcérés. Mais les forces de la Vie continueront à se révolter contre leurs chaînes économiques. Cette révolte ne faiblira pas, peu importe le parti qui remportera ou perdra les élections, jusqu'à ces chaînes soient brisées.

### **Comment pourrions-nous briser nos chaînes ?**

Les partisans de l'action politique nous racontent que seule l'action électorale du parti de la classe ouvrière pourra atteindre un tel résultat ; une fois élus, ils entreront en possession des sources de la Vie et des moyens de production ; ceux qui aujourd'hui possèdent les forêts, les mines, les terres, les canaux, les usines, les entreprises et qui commandent aussi au pouvoir militaire à leur botte, en bref les exploités, abdiqueront demain leur pouvoir sur le peuple dès le lendemain des élections qu'ils auront perdues.

Et en attendant ce jour béni ?

En attendant, soyez pacifiques, travaillez bien, obéissez aux lois, faites preuve de patience et menez une existence frugale (comme Madero le conseilla aux paysans mexicains après les avoir vendus à Wall Street).

Si certains d'entre vous sont privés de leurs droits civiques, ne vous révoltez même pas contre cette mesure, cela risquerait de « faire reculer le parti ».

### **Action politique et action directe**

J'ai déjà dit que, parfois, l'action politique obtient quelques résultats positifs — et pas toujours sous la pression des partis ouvriers, d'ailleurs. Mais je suis absolument convaincue que les résultats positifs obtenus occasionnellement

sont annulés par les résultats négatifs ; de même que je suis convaincue que, si l'action directe a parfois des conséquences négatives, celles-ci sont largement compensées par ses conséquences positives.

Presque toutes les lois originellement conçues pour le bénéfice des ouvriers sont devenues une arme entre les mains de leurs ennemis, ou bien sont restées lettre morte, sauf lorsque le prolétariat et ces organisations ont imposé directement leur application. En fin de compte, c'est toujours l'action directe qui a le rôle moteur. Prenons par exemple la loi antitrust censée bénéficier au peuple en général et à la classe ouvrière en particulier. Il y environ deux semaines, 250 dirigeants syndicaux ont été cités en justice. La compagnie de chemins de fer Illinois Central les accusait en effet d'avoir formé un trust en déclenchant une grève !

Mais la foi aveugle en l'action indirecte, en l'action politique, a des conséquences bien plus graves : elle détruit tout sens de l'initiative, étouffe l'esprit de révolte individuelle, apprend aux gens à se reposer sur quelqu'un d'autre afin qu'il fasse pour eux ce qu'ils devraient faire eux-mêmes ; et enfin, elle fait passer pour naturelle une idée absurde : il faudrait encourager la passivité des masses jusqu'au jour où le parti ouvrier gagnera les élections ; alors, par la seule magie d'un vote majoritaire, cette passivité se transformera tout à coup en énergie. En d'autres termes, on veut nous faire croire que des gens qui ont perdu l'habitude de lutter pour eux-mêmes en tant qu'individus, qui ont accepté toutes les injustices en attendant que leur parti acquière la majorité ; que ces individus vont tout à coup se métamorphoser en véritables « bombes humaines », rien qu'en entassant leurs bulletins dans les urnes !

Les sources de la Vie, les richesses naturelles de la Terre, les outils nécessaires pour une production coopérative doivent devenir accessibles à tous. Le syndicalisme doit élargir et approfondir ses objectifs, sinon il disparaîtra ; et la logique de la situation forcera graduellement les syndicalistes à en prendre conscience. Les problèmes des ouvriers ne pourront jamais être résolus en tabassant des jaunes, tant que des cotisations élevées et d'autres restrictions limiteront les adhésions au syndicat et pousseront certains travailleurs à aider les patrons. Les syndicats se développeront moins en combattant pour des salaires plus élevés qu'en luttant pour une semaine de travail plus courte, ce qui permettra d'augmenter le nombre de leurs membres, d'accepter tous ceux qui veulent adhérer. Si les syndicats veulent gagner des batailles, tous les ouvriers doivent s'allier et agir ensemble, agir rapidement (sans en avertir les patrons à l'avance) et profiter de leur liberté d'agir ainsi à chaque fois. Et si, un jour, les syndicats regroupent tous les ouvriers, aucune conquête ne sera permanente, à moins qu'ils se mettent en grève pour tout obtenir — pas une augmentation de

salaire, ni une amélioration secondaire, mais toutes les richesses de la nature — et qu'ils procèdent, dans la foulée, à l'expropriation directe et totale !

Le pouvoir des ouvriers ne réside pas dans la force de leur vote, mais dans leur capacité à paralyser la production. La majorité des électeurs ne sont pas des ouvriers. Ceux-ci travaillent à un endroit aujourd'hui, à un autre demain, ce qui empêche un grand nombre d'entre eux de voter ; un grand pourcentage des ouvriers dans ce pays sont des étrangers qui n'ont pas le droit de voter. Les dirigeants socialistes le savent parfaitement. La preuve ? Ils affadissent leur propagande sur tous les points afin de gagner le soutien de la classe capitaliste, du moins des petits entrepreneurs. Selon la presse socialiste, des spéculateurs de Wall Street assurent qu'ils sont prêts à acheter des actions de Los Angeles à un administrateur socialiste aussi bien qu'à un administrateur capitaliste. Les journaux socialistes prétendent que l'administration actuelle de Milwaukee a créé une situation économique très favorable aux petits investisseurs ; leurs articles publicitaires conseillent aux habitants de cette ville de se rendre chez Dupont ou Durand sur Milwaukee Avenue, qui les servira aussi bien qu'un grand magasin dépendant d'une grosse chaîne commerciale. En clair, parce que nos socialistes savent qu'ils ne pourront pas obtenir une majorité sans les voix de cette classe sociale, ils essaient désespérément de gagner le soutien (et de prolonger la vie) de la petite-bourgeoisie que l'économie socialiste fera disparaître.

Au mieux, un parti ouvrier pourrait, en admettant que ses députés restent honnêtes, former un solide groupe parlementaire qui conclurait des alliances ponctuelles avec tel ou tel autre groupe afin d'obtenir quelques mini-réformes politiques ou économiques.

Mais lorsque la classe ouvrière sera regroupée dans une seule grande organisation syndicale, elle pourra montrer à la classe possédante, en cessant brusquement le travail dans toutes les entreprises, que toute la structure sociale repose sur le prolétariat ; que les biens des patrons n'ont aucune valeur sans l'activité des travailleurs ; que des protestations comme les grèves sont inhérentes à ce système fondé sur la propriété privée et qu'elles se reproduiront tant qu'il ne sera pas aboli. Et, après l'avoir montré dans les faits, les ouvriers exproprieront tous les possédants.

« Mais le pouvoir militaire, objectera le partisan de l'action politique, nous devons d'abord obtenir le pouvoir politique, sinon on utilisera l'armée contre nous ! »

Contre une véritable grève générale, l'armée ne peut rien. Oh, bien sûr, si vous avez un socialiste dans le genre d'Aristide Briand au pouvoir, il sera prêt

à déclarer que les ouvriers sont tous des « serviteurs de l'État » et à essayer de les faire travailler contre leurs propres intérêts. Mais contre le solide mur d'une masse d'ouvriers immobiles, même un Briand se cassera les dents.

En attendant, tant que la classe ouvrière internationale ne se réveillera pas, la guerre sociale se poursuivra, malgré toutes les déclarations hystériques de tous ces individus bien intentionnés qui ne comprennent pas que les nécessités de la Vie puissent s'exprimer ; malgré la peur de tous ces dirigeants timorés ; malgré toutes les revanches que prendront les réactionnaires ; malgré tous les bénéfices matériels que les politiciens retirent d'une telle situation. Cette guerre de classe se poursuivra parce que la Vie crie son besoin d'exister, qu'elle étouffe dans le carcan de la Propriété, et qu'elle ne se soumet pas.

Et que la Vie ne se soumettra pas.

Cette lutte durera tant que l'humanité ne se libérera pas elle-même pour chanter l'Hymne à l'Homme de Swinburne :

*« Gloire à l'Homme dans ses plus beaux exploits,  
Car il est le maître de toutes choses. »*

## La fabrication d'une anarchiste



*Voltairine de Cleyre*  
1914

« Un garde se tenait là et un autre de ce côté ; J'étais en face du portail. Tu connais ces problèmes de géométrie du lièvre et des chiens – ils ne courent jamais tout droit mais en courbes, tu vois ? Et le garde n'était pas plus intelligent que les chiens ; s'il avait couru tout droit, il m'aurait attrapé. »

C'était Pierre Kropotkine racontant son évasion de la forteresse de Petro-Paulovsky. [1] Trois petits morceaux de pains sur la table marquaient les positions relatives des gardes peu malins et du prisonnier fugitif ; le narrateur les avait arraché de la tartine dont il déjeunait et les avait lancés sur la table avec un sourire amusé. Le triangle ainsi suggéré avait marqué le point de départ de l'exile d'une vie pour le plus grand homme, mis à part Tolstoï, que la Russie a produit : à partir de ce moment a commencé les nombreuses errances à travers le monde et l'adoption du titre simple et affectueux de « Camarade », pour lequel il a abandonné celui de « Prince, » qu'il déteste.

Nous étions trois dans la petite maison simple d'un ouvrier, – Will Wess, [2] un ancien cordonnier – Kropotkine, et moi. Nous prenions le « thé » à la manière anglaise ordinaire, avec de minces tartines de pain beurrées ; et nous parlions de choses et d'autres qui nous tenaient à cœur c'est à dire, comme à chaque fois que deux ou trois anarchistes se rencontrent, des témoignages de l'essor de la liberté et de ce que font nos camarades dans tous les pays. Et comme ce qu'ils disent et font les conduits souvent en prison, la discussion nous avait naturellement amené à l'aventure de Kropotkine et à son

audacieuse évasion, pour laquelle le gouvernement russe est encore mortifié aujourd'hui.

Bientôt le vieil homme jeta un coup d'œil sur l'heure et se leva brusquement : « Je suis en retard. Au revoir, Voltairine ; au revoir, Will. C'est par là la cuisine ? Je dois dire au revoir à Mrs. Turner [3] et à Lizzie. » Et il se rendit à la cuisine, soucieux, bien que en retard, de ne pas partir sans serrer la main à celles qui faisaient la vaisselle pour lui. Tel est Kropotkine, un homme considéré plus que tout autre dans le mouvement anarchiste – comme à la fois le plus gentil, le plus bienveillant et le plus invincible des hommes. Autant communiste qu'anarchiste, son cœur bat au rythme du grand pouls collectif du travail et de la vie.

Je ne suis pas communiste, bien que mon père l'était, et son père avant lui, à l'époque agitée de 48, ce qui est probablement la raison enfouie de mon opposition aux choses telles qu'elles sont : à la base, les convictions sont avant tout caractérielles. Et si je cherchais à l'expliquer autrement, je commettrais une monumentale erreur de logique ; car d'après mon éducation et mes premières influences, j'aurais dû être une nonne et passer ma vie à glorifier l'Autorité dans sa forme la plus affirmée, comme mes camarades d'école le font en ce moment même dans les maisons de la mission du l'Ordre des Saints Noms de Jésus et Marie. Mais le vieil esprit ancestral de rébellion s'est réveillé dès mes quatorze ans lorsque j'étais écolière au *Convent of Our Lady* de Lake Huron, à Sarnis, Ontario. Comme je me plains maintenant, lorsque je me souviens de cela, pauvre petite âme solitaire, bataillant solitairement dans l'obscurantisme de la superstition religieuse, incapable de croire mais pourtant dans la crainte perpétuelle de la damnation, violente, sauvage et éternelle, si je ne me confessais pas et n'avouais pas immédiatement ! Avec quelle précision je me souviens de l'énergie acharnée avec laquelle je repoussais les injonctions de mon professeur, quand je lui disais que je ne voulais pas m'excuser pour une prétendue faute, parce que je ne voyais pas ce que j'avais fait de mal et que mes excuses n'auraient pas été sincères. « Il n'est pas nécessaire » disait-elle, « que nous soyons sincères, mais il est toujours nécessaire d'obéir à nos supérieurs. » « Je ne mentirai pas » répondais-je vivement, en, en même temps, tremblais de peur que ma désobéissance ne m'expédiât définitivement dans le tourment !

Finalement, j'ai lutté à ma manière et j'étais une athée lorsque j'ai quitté l'institution, trois ans plus tard, bien que je n'ai jamais lu un livre ou entendu une voix pour m'aider dans ma solitude. Cela a ressemblé à la Vallée des Ombres de la Mort, et j'ai encore la marque des cicatrices dans mon âme, là où l'Ignorance et la Superstition m'ont brûlé avec leur feu de l'enfer durant ces jours irrespirables. Est-ce blasphématoire ? Ce sont leurs mots, pas les

miens. À côté de cette lutte durant mes jeunes années, toutes les autres journées ont été faciles, car peu importe l'extérieur, à l'intérieur ma Volonté était suprême. Elle n'avait aucun devoir d'allégeance et n'en aura jamais ; elle était allée obstinément dans une unique direction, la connaissance et l'affirmation de sa propre liberté, avec toute la responsabilité que cela suppose.

Ceci, j'en suis sûre, est la raison ultime de mon adhésion à l'anarchisme, même si l'événement précis qui a transformé le penchant en résolution a eu lieu en 1886-87, lorsque cinq hommes innocents furent pendus à Chicago pour l'acte d'un coupable resté inconnu à ce jour. [4] Jusqu'alors, je croyais en la justice immanente de la loi américaine et des jurés populaires. Après cela, je n'ai jamais pu. L'infamie de ce procès est passée à la postérité et la question de la compatibilité de la justice et de la loi qu'il a soulevée s'est répandue en pleurs rageuses à travers le monde. Avec cette question luttant pour se faire entendre, à une époque où, jeune et ardente, toutes les questions étaient urgentes avec une force que la vie future cherchera en vain à entendre à nouveau, j'eus la chance d'assister à une conférence au Paine Memorial Convention dans un coin perdu de la planète parmi les montagnes et les congères de Pennsylvanie. J'étais un maître de conférences libre-penseur à l'époque et j'avais parlé dans l'après-midi de la vie et de l'œuvre de Paine ; le soir je me suis assise parmi l'assistance pour écouter Clarence Darrow prononcer un discours sur le socialisme. C'était mon premier contact avec un quelconque plan pour améliorer la condition de la classe ouvrière qui fournissait quelques explications sur le cours du développement économique et j'ai couru vers lui comme quelqu'un qui a été enfermé dans les ténèbres et qui cours vers la lumière. Je souris maintenant au souvenir de combien rapidement j'ai adopté l'étiquette « socialiste » et combien rapidement je l'ai rejetée. Ne laissez personne suivre mon exemple ; mais j'étais jeune. Six semaines plus tard, je fus punie de ma précipitation, lorsque j'ai essayé de convertir à ma foi un petit juif russe nommé Mozersky, dans un club de discussion de Pittsburgh. Il était anarchiste, avec un peu de Socrate. Il m'a posé des questions avec toutes sortes de pièges, dont je ne me sortais que maladroitement pour patauger aussitôt dans d'autres qu'il m'avait préparé avec le sourire pendant que je m'extirpais des premières. La nécessité d'une meilleure fondation devenait évidente : alors commença une série d'études sur les principes de la sociologie, du socialisme moderne et de l'anarchisme comme ils étaient présentés dans leurs journaux habituels. Ce fut le *Liberty de Benjamin Tucker*, l'avocat de l'Anarchisme Individualiste, qui m'a finalement convaincu que « la Liberté n'est pas la Fille mais la Mère de l'Ordre. » Et bien que je ne partage plus l'évangile économique particulière prônée par Tucker, la doctrine anarchiste en elle-même, telle qu'il la concevait, n'a fait que s'élargir, s'approfondir et se renforcer avec les années.

Pour ceux qui ne sont pas familiers avec le mouvement, les différents termes prêtent à confusion. L'anarchisme est, en réalité, une sorte de protestantisme dont les adhérents sont unis par la grande croyance fondamentale que toutes les formes extérieures d'autorité doivent disparaître pour être remplacées par la maîtrise de soi, mais diversement répartie dans notre conception de la forme de la société future. L'individualisme suppose que la propriété privée soit la clé de voûte de la liberté individuelle ; affirme qu'une telle propriété devra consister en l'absolue possession de ses propres produits et du partage de l'héritage naturel de tous utilisables par tous. L'anarchisme communiste, au contraire, déclare qu'une telle propriété est à la fois irréalisable et indésirable ; que la possession et l'utilisation des ressources naturelles et des moyens de production par tous peuvent seules protéger l'individu contre la récurrence de l'inégalité et de ses conséquences, le gouvernement et l'esclavage. Ma conviction personnelle est que les deux formes de société, ainsi que de nombreuses variantes, seraient expérimentées, en l'absence de gouvernement, dans différents lieux selon les instincts et les conditions matérielles des habitants, mais que ces deux objections fondées devraient être laissées au choix. Seules la liberté et l'expérimentation sont en mesure de déterminer les meilleures formes de la société. Par conséquent, je ne me qualifie plus autrement que comme « anarchiste » tout simplement.

Je ne voudrais pas cependant que le monde pense que je suis une « anarchiste professionnelle ». Les gens ont de l'extérieur de curieuses idées à notre sujet, comme par exemple, que les anarchistes ne travaillent jamais. Bien au contraire, les anarchistes sont presque toujours pauvres et il n'y a que les riches qui vivent sans travailler. Et non seulement cela mais nous croyons que chaque être humain sain choisira, par les lois de sa propre énergie, de travailler, mais certainement pas comme maintenant, puisque actuellement il n'existe que peu d'opportunités pour trouver sa vraie vocation. Donc, je suis professeur de langue, moi qui en toute liberté, en aurait choisi autrement. Il y a une douzaine d'années de cela, alors que j'étais à Philadelphie sans travail, j'ai accepté la proposition d'un petit groupe d'ouvriers juifs russes d'une usine pour former une classe du soir d'anglais courant. Je savais que derrière le désir de m'aider à gagner ma vie se cachait celui de participer à la propagande de notre cause commune. Mais l'intérêt secondaire devient encore une fois le principal et je suis restée le professeur de travailleurs et de travailleuses depuis ce temps. Durant cette douzaine d'années où j'ai vécu et aimé et travaillé avec ce millier de juifs étrangers auprès desquels j'ai enseigné, j'ai trouvé en eux, en règle général, les étudiants les plus brillants, les plus assidus, les plus prêts au sacrifice, de jeunes rêveurs d'idéaux sociaux. Alors que « l'américain intelligent » l'a traité « d'étranger ignorant » et que l'ouvrier irréfléchi a rendu la vie du « youpin » aussi intolérable que possible, l'homme méprisé s'est frayé silencieusement et patiemment son chemin malgré eux.

J'ai vu de mes yeux un tel héroïsme véritable de la part de garçons et de fille, et même d'hommes et de femmes avec des familles, face à l'éducation, qui dépassait les limites de l'imaginable. Le froid, la faim, la solitude, tout cela enduré pendant des années pour se donner les moyens d'étudier ; et, pire que tout, et courant, la fatigue du corps jusqu'à l'émaciation. Et pourtant, malgré tout cela, l'imagination si fervente des jeunes dont la plupart trouvent encore le temps de se rendre dans différents clubs et cercles où est débattue la pensée radicale, et qui, tôt ou tard, rejoignent soit les sections socialistes, soit les ligues libérales, soit les Single Tax Clubs, ou encore les groupes anarchistes. Le plus grand quotidien d'Amérique *Vorwaerts* est juif, et les travailleurs les plus actifs et les plus compétents professionnellement sont juifs. Alors, ils se trouvent parmi les anarchistes. Je ne suis pas une propagandiste à tout prix, ou j'arrêterai le récit ici ; mais la vérité m'oblige à ajouter que, les années passant, et la filtration et l'intégration progressive de brillants professionnels aidant, la brume doré de l'enthousiasme s'évanouit et la vieille enseignante doit se tourner vers la camaraderie d'une nouvelle jeunesse, qui veut encore aller de l'avant, les yeux brillants, à travers qui elle voit ce qui a été perdu à jamais par ceux que la réussite ordinaire a satisfait et abruti. Cela fait parfois monter les larmes aux yeux mais, comme le dit Kropotkine, « Laisse-les partir ; nous en avons tiré le meilleur. » Après tout, qui est réellement vieux ?

Ceux qui ont abandonné la foi et l'énergie pour des fauteuils confortables et une vie douce ; pas Kropotkine, avec ses soixante ans derrière lui, garde les yeux brillants et la curiosité ardente d'un petit enfant ; pas le fougueux John Most, [5] « le vieux de la vieille de la révolution, » intact après ses dix années d'emprisonnement en Europe et en Amérique ; ni la grisonnante Louise Michel, avec les aurores du matin qui brillent encore dans son regard vif qui scrutent les souvenirs de derrière les barreaux de Nouvelle-Calédonie ; ni Dyer D. Lum, [6] qui sourit encore dans sa tombe, je pense ; ni Tucker, ni Turner, [7] ni Theresa Clairmont,[8] ni Jean Grave – pas eux. Je les ai tous rencontrés et j'ai senti la vie jaillissante qui palpitait dans leur cœur et leurs mains, joyeuse, ardente et les jetant dans l'action. Ce ne sont pas eux les vieux, mais le jeune cœur qui fait faillite dans l'espoir social, pourrissant sur pied dans cette société rassis et sans but. Voulez-vous être toujours jeune ? Alors soyez anarchistes et vivez avec la foi de l'espoir, même vieux. Je doute que tout autre espoir a le pouvoir de garder la flamme en vie, comme je l'ai vu en 1897, lorsque j'ai rencontré des exilés espagnols libérés de la forteresse de Montjuich. Relativement peu de personnes en Amérique connaissent l'histoire de cette torture, bien que nous ayons distribué cinq mille copies des lettres sorties clandestinement de la prison. Et quelques journaux les ont relayés. C'étaient des lettres d'hommes incarcérés sur de simples soupçons pour des crimes sur des personnes inconnues et soumis à des tortures dont la

simple mention fait frémir. Ils eurent les ongles arrachés, leurs têtes compressées dans des engins métalliques, les parties les plus sensibles du corps serrées par des cordes de guitare, leur chair brûlée au fer rouge ; ils ont été nourris de morue salée après des jours de privation de nourriture et se sont vus refuser de l'eau ; Juan One, un garçon de dix-neuf ans, est devenu fou ; un autre a avoué quelque chose qu'il n'avait jamais fait et au sujet duquel il ne savait rien. Cela ne sort pas d'une imagination horrible. Moi qui écris ces lignes, j'ai serré quelques-unes de ces mains martyrisées. De manière indiscriminée, quatre cents personnes de toutes opinions – républicains, syndicalistes, socialistes, francs-maçons, aussi bien que anarchistes – ont été jeté dans des donjons et torturés dans le célèbre « zéro. » Faut-il s'étonner que la plupart d'entre eux soient des anarchistes ? Ils étaient vingt-huit dans le premier groupe que nous avons rencontré à Euston Station cet après-midi d'août, vagabonds sans toit dans le tourbillon londonien, libérés sans procès après des mois d'emprisonnement et sommés de quitter l'Espagne dans les quarante-huit heures ! Ils sont partis, en chantant leurs chansons de prisonniers ; et on pourrait voir encore, à travers leurs regards sombres et tristes, l'éternelle fleur de Mai. Ils sont partis pour la plupart vers l'Amérique du Sud, ou quatre ou cinq nouveaux journaux anarchistes ont fait leur apparition depuis et ou plusieurs expériences de colonisation ont été essayées sur un modèle anarchiste. Ainsi la tyrannie se condamne d'elle-même et l'exil devient la pépinière de la révolution.

Il n'éveille pas seulement la conscience de ceux qui étaient jusque-là à l'écart, mais la nature même du mouvement mondial est modifiée par cette circulation en son sein des camarades de toutes les nationalités. À l'origine, le mouvement américain, sa forme indigène apparue avec Josiah Warren en 1829 était purement individualiste ; un étudiant en économie en comprendra aisément les causes matérielles et historiques. Mais lors de ces vingt dernières années, l'idée communiste a fait de grands progrès, dus d'abord à la concentration de la production capitaliste qui a conduit les ouvriers américains à se saisir de l'idée de solidarité, et, ensuite, à l'expulsion d'Europe des propagandistes communistes les plus actifs. De nouveau, un autre changement est survenu ces dix dernières années. Jusqu'alors l'application de ces idées était limitée principalement aux questions industrielles et les différentes écoles économiques se dénonçaient mutuellement ; aujourd'hui une large et réelle tolérance se développe. La jeune génération découvre l'immense étendue de l'idée à travers tous les domaines de l'art, de la science, de la littérature, de l'éducation, des relations sexuelles et de la morale personnelle, aussi bien que de l'économie sociale, et accueille favorablement au sein de ses rangs ceux qui luttent pour une vie libre, peu importe leur domaine. Car c'est cela le sens de l'anarchisme en réalité, la totale libération de la vie après deux mille ans d'ascétisme et d'hypocrisie chrétienne.

Au-delà de la question de l'idéal, il y a la question de la méthode. « Comment proposez-vous d'y arriver ? » est la question qui nous est demandé le plus souvent. La même évolution a eu lieu ici. Auparavant, il y avait les «Quakers» et les « révolutionnaires » ; et ils sont encore là. Mais alors qu'auparavant ils ne pensaient aucun bien l'un de l'autre, ils ont maintenant appris que chacun d'entre eux avait sa propre utilité dans le grand jeu des forces du monde. Aucun être humain n'est une unité en lui-même et, à l'intérieur de chacun, Jupiter fait encore la guerre au Christ. Néanmoins l'esprit de paix se développe ; et même si il serait faux de prétendre que les anarchistes en général pensent que tous les grands problèmes industriels seront résolus sans l'usage de la force, il serait également faux de supposer qu'ils considèrent la force comme désirable, ou qu'elle apporte une solution définitive à tous les problèmes. Une solution définitive ne peut venir que d'une expérimentation pacifique et les partisans de la force le savent et le pensent tout autant que ceux de Tolstoï. Ils pensent seulement que la tyrannie actuelle provoque la résistance. Le succès de « *Guerre et Paix* » et de « *The Slavery of Our Times*, » et l'essor de nombreux clubs Tolstoï ayant pour but la dissémination de la littérature de non-résistance, sont les preuves que beaucoup accepte l'idée qu'il est plus facile de gagner contre la guerre au moyen de la paix. Je suis l'une d'entre eux. Je ne vois pas la fin des représailles si quelqu'un n'arrête pas à un moment de se venger. Mais ne faites pas l'erreur de considérer cela comme soumission servile ou abnégation docile ; j'affirmerai mes droits quel que soit le prix qu'il en coûte et personne ne tranchera dedans sans que je ne proteste.

Des satiristes débonnaires remarquent souvent que « la meilleure manière de soigner un anarchiste est de lui offrir une fortune. » Remplacer « soigner » par « corrompre » et je serai d'accord avec cela ; et ne prétendant pas être meilleure que les autres, j'espère honnêtement que jusqu'ici, mon destin a été de travailler, de travailler dur, et pas pour faire fortune, de sorte que je puisse continuer jusqu'au bout ; laissez-moi préserver l'intensité de l'âme, avec toutes les limites de mes conditions matérielles, plutôt que de devenir la création veule et sans idéal des besoins matériels. Ma récompense, c'est la vie avec les jeunes ; Je marche aux pas de mes camarades ; Je mourrai dans l'attelage, le visage tourné vers l'Est – l'Est et la Lumière.

[1] Kropotkine y fut emprisonné de 1874 à 1876. Il raconte cet épisode dans « *Autour d'une Vie. Mémoires d'un Révolutionnaire* »

[2] William Wess. Anarchiste anglais membre de la Socialist League de Londres et du groupe Freedom qui a publié un journal du même nom.

[3] Femme de John Turner

[4] Ils sont quatre en réalité, August Spies, George Engel, Adolph Fischer et Albert Parsons à être pendus le 11 novembre 1887 après avoir été accusés à tort d'avoir posé une bombe au cours de l'émeute de Haymarket Square

[5] Johann Most (1846 – 1906) militant anarchiste, partisan de la propagande par le fait et fondateur de plusieurs journaux anarchistes.

[6] Dyer Daniel Lum, (1839 -1893) avocat de la violence révolutionnaire. A participé à la publication du journal *The Alarm* en collaboration avec Lizzie Holmes.

[7] John Turner (1865–1934) est un anarcho-syndicaliste, communiste libertaire britannique. Arrêté en 1903 à New-York, il est emprisonné 3 mois à Ellis Island. Il participe comme secrétaire au Congrès anarchiste international d'Amsterdam en 1907

[8] Teresa Clairmunt (1862-1931).Déportée d'Espagne pour activités anarchistes de 1896 à 1898

# Lectures complémentaires proposées par **Résistance 71**

Et en versions **PDF** réalisées par **JBL1960** :

[Un autre regard sur l'anarchie avec Emma Goldman](#)

[Louise Michel : De la Commune à la pratique anarchiste](#)

[Léon Tolstoï, politique et religion](#)

[L'Entraide, un facteur de l'évolution de Pierre Kropotkine](#)

[Dieu et l'État, Bakounine, 1<sup>ère</sup> édition française, 1882](#)

[Manifeste pour la société des sociétés, Résistance 71](#)

